

300
2415

L'ÉTENDARD NATIONAL
EDITION DE

L'OPINION PUBLIQUE

POUR LES
ÉTATS UNIS

Vol. III.—No. 46.

MONTREAL, JEUDI, 14 NOVEMBRE, 1872.

ABONNEMENT, \$3 50.
PAR NUMÉRO, 8 CENTIMS.

LA PRIME DE 1873.

Nous sommes à préparer la prime de 1873 pour nos abonnés. C'est un des tableaux qui ont fait le plus de sensation à la fameuse Académie royale de Londres. Il représente une des plus belles scènes de la vie de Jésus-Christ, celle où Marie et Joseph le trouvent dans le temple au milieu des docteurs de la synagogue.

Nous ne pouvons offrir rien de plus beau à nos abonnés; s'il est vrai que quelques-uns ont murmuré, l'année dernière, nous les défions cette année de ne pas être enchantés.

L'original de ce tableau a coûté \$50,000, et les copies ne se vendent jamais moins de \$10 aux États-Unis. Nous avons voulu faire un grand effort pour satisfaire nos abonnés actuels, les mettre dans la douce obligation de payer leur abonnement, et pour nous attirer une légion de nouveaux abonnés.

Nous l'enverrons d'ici à un mois à tous nos agents, et elle sera donnée à tous ceux qui paieront avant le premier jour de l'an ce qu'ils nous doivent et à ceux de nos nouveaux abonnés qui en s'abonnant, paieront six mois d'avance.

MONSIEUR BOURGET.

NOTES D'OR, ETC., ETC.

Comme nous avons suffisamment parlé dans nos derniers numéros de la grande démonstration du 29, nous nous contenterons de reproduire aujourd'hui quelques lignes de la biographie que nous avons écrite, l'hiver dernier, sur Mgr. Bourget.

Voici le portrait que nous faisons de Sa Grandeur à cette époque.

"SOIXANTE ET TREIZE ANS; trente-quatre d'épiscopat, et cinquante de sacerdoce.

"Les cheveux blancs comme l'aube dont il se revêt pour l'office divin, lisses et soyeux; les yeux bleu-pâle, le regard doux et placide que donnent la vertu et l'habitude de la méditation; le front haut, saillant, tous les signes de l'énergie dans le haut de la figure, et de la douceur dans la bouche, dans le sourire qui erre presque constamment sur ses lèvres; le teint frais et coloré de la jeunesse; une figure qui rayonne, tant le sang qui l'anime est riche et abondant, quelque chose de diaphane illuminé par une douce lumière; une voix pénétrante dont le timbre métallique et monotone a quelque chose de plaintif.

"Tempérament sanguin, vif et nerveux, qui se traduit par des mouvements saccadés lorsqu'il marche et par un changement continu de position lorsqu'il est assis. Taille moyenne, mais assez forte; peu de chair, mais de bons muscles; une organisation physique délicate et vigoureuse en même temps; une attitude modeste, une physionomie pleine de douceur, de bienveillance et de recueillement, qui frappe l'homme le plus indifférent et le force de s'incliner avec respect; type accompli que l'artiste, voulant peindre la vertu sous des traits humains, devrait prendre comme modèle. Combien de fois, à la vue de certains tableaux représentant quelques-uns des hommes vénérés par l'église, n'avons-nous pas entendu dire: Comme ce portrait ressemble à Mgr. Bourget!"

"Caractère doux, aimable, affable, modeste, timide même et

cependant susceptible de résolutions énergiques, capable d'entreprendre les choses les plus difficiles, les luttes les plus sérieuses: un arbre délicat aux branches chargées de fleurs et de fruits avec des racines de chêne. Exemple frappant de la puissance du sentiment religieux.

"Aimant à rire et à plaisanter et sachant le faire avec délicatesse; conversation enjouée, intéressante. Esprit vif et délié qui doit plus au travail qu'à la nature, recherchant le beau et le vrai. Imagination ardente qui embellit de fleurs exquises les douces émanations de sa foi et de sa piété. Plusieurs des mandements de Monseigneur sont des œuvres remarquables où la justesse des aperçus et l'énergie du raisonnement se mêlent aux agréments du style, aux poétiques inspirations de la religion et de la patrie.

"Religion et Patrie! on sent en quelques sorte les battements de son cœur, lorsqu'il parle de ces deux choses sacrées; on comprend que pour elles, il est prêt toujours à faire les plus grands sacrifices.

"Se multipliant à l'infini pour remplir les devoirs innombrables que son ministère et son zèle lui imposent. On se demande comment, à son âge et avec la maladie qui menace si souvent de le ravir à l'affection de son diocèse, il peut vaquer à tant de choses et s'occuper en même temps de questions qui, à elles seules, devraient absorber toutes ses facultés, tous ses instants.

"Tard, bien tard dans la nuit, on voit souvent une lumière briller à une des fenêtres de l'évêché; c'est l'évêque de Montréal qui prend sur son sommeil les heures dont il a besoin pour compléter ses laborieuses journées; et à quatre heures du matin, on peut voir cette lumière se rallumer. Le dernier au sommeil et le premier à la prière et au travail. Tel il était écolier et plus tard ecclésiastique ou simple prêtre, tel il est aujourd'hui, soumis à la règle, assidu à tous les exercices de piété, poussant jusqu'au scrupule le désir de donner à chacun de ses actes le cachet de la perfection.....

Plus loin nous ajoutons:

"Lorsque, dans son immense désir de faire le bien, il a demandé la bénédiction du Ciel sur un projet qu'il croit avantageux au salut des âmes et à la gloire de la religion, il ne s'arrête plus devant aucun obstacle; le sentiment religieux donne alors à son énergie naturelle une force extraordinaire. Quelques-uns même s'en plaignent et disent que Monseigneur ne tient pas compte assez alors de certaines exigences de notre société ou des intérêts publics et personnels qui s'opposent à la réalisation de ses desirs. Ils prétendent que dans un pays comme celui-ci où tant de races et de religions sont appelées à vivre ensemble la prudence et l'esprit de conciliation sont absolument nécessaires, que l'Eglise doit prendre garde de provoquer des luttes et de réveiller des préjugés qui lui seraient funestes."

"Nous mentionnons ces reproches sans les discuter, l'avenir dira qui a eu raison."

L. O. DAVID.

SÉBASTIEN CABOT.

Chacun est à même de constater qu'il s'opère au milieu de nous un mouvement de plus en plus accentué vers les saines études historiques. Notre glorieux passé compte aujourd'hui un grand nombre d'adorateurs, nos vieilles annales ont des amants assidus et passionnés; cet état des esprits ne peut amener que les plus heureux résultats pour notre nationalité. Il ne faut pas s'arrêter en si bonne voie: facilitons de plus en plus le travail des jeunes talents, dévoilons autant que possible, les secrets de l'histoire. Tous n'ont pas le loisir d'aller feuilleter les manuscrits poudreux des bibliothèques et des collections historiques, et cependant il faut accoutumer la jeunesse à ne pas écrire avec cette légèreté ignorante et orgueilleuse, tort général de la légion d'auteurs que le public lit aujourd'hui,

mais que la postérité ne connaîtra pas. *L'Opinion Publique* qui s'est faite le véhicule des connaissances historiques méritera certainement la reconnaissance des jeunes auteurs; mille fois elle leur épargnera des jours et des mois de recherches laborieuses. Nous sommes heureux de mettre de temps en temps la main à l'œuvre généreuse que ce journal poursuit.

Nous donnerons aujourd'hui l'histoire de Sébastien Cabot, découvreur de l'Amérique du Nord, histoire qu'un enfant de l'Amérique ne devrait pas ignorer, et qui est loin d'être généralement connue parmi nous, cependant (1).

Sébastien Cabot descendait d'une famille vénitienne, mais il était né à Bristol en Angleterre. Dès l'âge de quatre ans il alla respirer l'air de Venise l'indépendante, comme pour acquiescer des droits au nom de Vénitien, puis il revint sous le ciel natal, où il passa, dit-on, la plus grande partie de sa jeunesse et même de sa vie. (2)

Jean Cabot, père de Sébastien, était un marin de grand renom. Il inspira de bonne heure à son fils le goût des aventures dont il était lui-même dévoré, et lui apprit à comprendre quelque chose aux aspirations qui se manifestaient de toutes parts. On était dans le siècle des expéditions hardies et des nouvelles à sensation. Le récit le plus étrange allait se brasant de nation en nation: un homme du nom de Christophe Colomb avait découvert un nouveau monde, une terre habitée par des races inconnues. Les Cabot qui avaient les génies d'explorations ne se contentèrent pas, comme tant d'autres le faisaient, de donner les marques d'une admiration vaine ou exagérée, ils résolurent de sonder, eux aussi, les mystères du brumeux océan. On ne parlait alors que de trouver un passage qui permit d'atteindre directement le Cathay (la Chine) et le Zipangu (le Japon); c'est le but que se proposait Christophe Colomb lui-même dans son immortel voyage. Les Cabot pensèrent qu'en cinglant vers le nord-ouest au lieu d'atteindre la terre de San Salvador ils pourraient peut-être trouver le passage tant désiré. Ils obtinrent des lettres patentes du roi Henri VII, mais ils furent obligés de faire eux-mêmes, avec quelques-uns de leurs parents, les frais de leur petite expédition. Ils arrièrent un vaisseau nommé le *Mathieu* (The Matthew of Bristol) et, au mois de mai, 1497, le Capitaine Sébastien Cabot, s'élançant, avec son modeste équipage, vers des plages inconnues, ayant soin seulement de tourner la proue du vaisseau vers le nord-ouest.

Le départ se fit sans bruit ni démonstrations; ces marins silencieux allaient pourtant donner un continent à l'Angleterre! Il n'est pas certain que Jean Cabot ait accompagné son fils, ainsi qu'on le dit communément; et il y a un fait indéniable, c'est que les contemporains ont donné à Sébastien seul tout l'honneur de ce voyage.

Le *Mathieu* poursuivait depuis plus d'un mois sa course à travers les vagues de l'Atlantique, lorsque le 24 juin, il se trouva en face d'une nouvelle terre: c'était le continent de l'Amérique du Nord. Sébastien Cabot donna à l'endroit où il mit pied à terre le nom italien de *Prima Vista*, vu d'abord, et il donna à une île que l'on apercevait de la côte le nom d'île St. Jean, parce que ce jour-là, on célébrait la fête de St. Jean Baptiste.

Il serait fort intéressant de savoir au juste quel est cet endroit auquel Cabot donna le nom de *Prima Vista*; malheureusement il est à peu près impossible aujourd'hui de rien obtenir de certain à cet égard. Il n'y a pas moins de trois opinions différentes que nous allons exposer successivement.

La première et la plus commune veut que Cabot soit débarqué à la tête du cap de Bonne-Vue, en italien *Bona Vista*, et qu'il ait donné ce nom par reconnaissance et pour exprimer la satisfaction qu'il éprouvait. Il aurait de plus donné le nom de "Baccalaos" à toute la contrée environnante à cause de l'abondance de la morue que les naturels du pays appelaient "baccalaos."

Il est certain que les sauvages n'ont jamais appelé la morue *baccalaos*, ce nom fut donné par les Basques qui faisaient la pêche en grand nombre sur les Bancs de Terre-Neuve. Rien de positif ne peut nous porter à choisir le cap de Bonne-Vue, plutôt que tout autre endroit, pour y faire débarquer Sébastien Cabot, si ce n'est la ressemblance qu'il y a entre *Prima Vista* et

(1) Comme nous travaillions à nous procurer des documents sur S. Cabot, il nous est tombé sous la main une biographie de ce grand homme par un correspondant du *Canadian Illustrated News*. Nous avons suivi ce récit qui est clair et circonstancié. Nous donnons crédit au même correspondant des détails sur l'expédition de Sir Humphrey Gilbert.

(2) Sébastien Cabot told me that he was born in Bristol, and that at four years old he was carried with his father to Venice. *Richard Eden's Decades of the New-World*. (Note of l'abbé Forland.)

Bona Vista, preuve fort mince, il faut l'avouer; nous ne nous arrêtons donc pas davantage à cette première opinion.

Le second sentiment paraît s'appuyer sur quelque chose de plausible. On prétend que Cabot a pris terre sur la côte du Labrador, au Déroit de Belle-Isle. Voici ce qui porte à penser ainsi: Cabot a donné une carte du pays où il est débarqué, malheureusement cette carte, précieuse à plus d'un titre, est maintenant détruite; mais on a conservé l'inscription qui se trouvait au bas, et qui est ainsi conçue: "Il a découvert ce pays où nul homme avant ce temps ne s'était aventuré, le 24 juin 1497, vers 5 heures du matin. Il nomma ce pays Prima Vista, vu le premier. Il donna à l'île qui s'étend en face de la côte, le nom de l'île St. Jean, parce qu'elle fut découverte le jour de la St. Jean-Baptiste." Dans l'opinion que nous exposons en ce moment, tout ceci s'explique naturellement: la Prima Vista se trouve sur la côte du Labrador, et l'île St. Jean n'est autre que l'île de Terre-Neuve. Dans ce cas, le grand marin (c'est ainsi qu'on a appelé Cabot) se dirigea ensuite vers l'Ouest, et ayant visité les côtes de la Nouvelle-Ecosse, retourna en Angleterre où ses récits produisirent une profonde impression.

Il y a cependant sur le lieu où débarqua Sébastien Cabot une troisième opinion, soutenue par plus d'un juge compétent: on soutient que la terre où le *Matthew* est allé aborder est le Cap Nord, c'est-à-dire l'extrémité Nord du Cap Breton, et que l'île décrite comme s'étendant en face de cet endroit est l'île du Prince-Edouard qui, de fait, a été connue pendant longtemps sous le nom de l'île St. Jean. Cabot aurait ensuite suivi la côte sud du Golfe St. Laurent, et serait peut-être monté jusqu'à Québec; puis longeant la côte Nord, il se serait dirigé vers Terre-Neuve, qu'il aurait prise pour un Archipel, et poursuivant sa course jusqu'à Chesapeake, il serait parti de là pour l'Angleterre. Il est difficile de faire un choix entre les deux dernières opinions, la seconde qui est plus simple, offre peut-être, à cause de cela, une plus grande probabilité. Toutes deux sont dignes de respect. Cabot n'a pas écrit le récit de son voyage; voilà, sans doute, pourquoi on le connaît moins que d'autres voyageurs relativement sans importance.

L'année qui suivit les événements que nous venons de raconter, le grand marin entreprit un second voyage, toujours pour trouver le passage des Indes; cette fois, il longea les côtes de l'Amérique jusqu'à la Floride. Lors même qu'on ne lui accordait pour son premier voyage que le titre de découvreur de Terre-Neuve, son second voyage lui donne un droit incontestable au titre de découvreur de l'Amérique du Nord, et place, par conséquent, son nom, immédiatement après celui de Christophe Colomb, découvreur de l'Amérique du Sud.

Après tout ce que nous venons de voir, il semble naturel que l'Angleterre ait comblé Sébastien Cabot d'honneurs et de richesses; mais il n'en fut pas ainsi. D'ailleurs, quand le véritable génie a-t-il jamais rencontré autre chose que l'ingratitude ou la basse jalousie?

Que l'on soit homme ou Dieu, tout génie est martyr.

Le roi Henri VII, crut faire beaucoup en lui donnant dix livres de récompense; il fit marquer cette bagatelle parmi les dépenses tirées de sa propre bourse, sans doute pour que la postérité n'ignorât point qu'il avait été généreux à l'égard du grand marin.

Cabot demeura encore longtemps en Angleterre, et se fit toujours aimer par sa modestie et son esprit d'entreprise, mais surtout par son génie; cependant, il ne parvint pas à attirer les regards du roi pour qu'il eût pu faire de si grandes choses. Il se décida enfin à passer en Espagne; le roi de ce pays le prit à son service et lui confia même la charge de Pilote Major du Royaume. Il put alors reprendre les explorations maritimes qui étaient son bonheur et sa vie. Il fit un grand nombre de voyages en Amérique, découvrit le Brésil, et exploita les rivières de la Plata et du Paraguay.

L'Espagne s'est couverte d'une gloire immortelle en protégeant les deux plus grands génies de cette époque: Christophe Colomb et Sébastien Cabot.

Lorsqu'Edouard VI monta sur le trône, Cabot retourna en Angleterre, et fut nommé Pilote-en-Chef, avec une pension de cent-soixante-six livres par année. Il devint immédiatement l'âme de toutes les entreprises commerciales et maritimes, et ce fut lui qui, avec le concours de quelques autres personnes, ouvrit le commerce entre la Russie et l'Angleterre.

Son ami, Richard Eden, nous a laissé quelques détails sur ses derniers moments.

Le vieux marin avait encore dans l'oreille cette musique des vagues, qu'il avait tant aimée. Il se croyait encore ballotté sur cet océan où son aventureuse jeunesse s'était tracée un chemin, et dont il avait pénétré presque tous les mystères en le traversant tant de fois et en tant de sens. Dans les accès d'une fièvre brûlante, il disait qu'il avait reçu, par inspiration divine, un moyen nouveau et infaillible de trouver la longitude, lequel il ne lui était pas permis de dévoiler à aucun mortel. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, probablement à Londres; mais on n'a rien d'absolument certain à ce sujet, non plus que sur la date de sa mort. Nul ne sait donc où reposent ses cendres. "Pas un petit monument n'a été élevé pour perpétuer le souvenir du plus noble et du plus brave capitaine qui ait jamais commandé un vaisseau anglais."

Il a découvert le continent de l'Amérique du Nord, et pas une rivière, pas une anse, pas la moindre langue de terre ne porte encore son nom. Ses cartes et ses discours n'ont jamais été publiés. L'ingratitude devrait avoir des bornes.

Au lieu d'élever un monument à Nelson, comme pour froisser nos affections françaises, les Anglais du Canada auraient fait une action beaucoup plus rationnelle et plus glorieuse, en élevant un monument à Sébastien Cabot. Nous aurions tous été heureux de mettre la main à cet acte de tardive reconnaissance.

On sait qu'il existe dans les galeries de quelque particulier d'Angleterre un portrait de Sébastien Cabot, peint pour Edouard VI par le grand maître Holbein. Ce portrait, dit-on, est admirable de ressemblance; la pose en est fière et hardie, bien qu'il représente Cabot dans un âge avancé. La stature est noble et imposante, les traits profondément marqués et le regard profond annonçant un penseur et un homme d'une grande force de caractère. Celui qui reproduirait ce portrait par une gravure, ferait certainement un acte méritoire.

Nous allons oublier un fait qui a son intérêt. Lorsque le Prince de Galles visita l'île de Terre-Neuve, en 1860, on lui présenta un magnifique chien, un *terre-neuve*, bien entendu, qu'on avait préalablement baptisé du nom de Cabot. Il faut avouer qu'on aurait pu faire mieux pour honorer le découvreur de l'île.

Nous avons dit que Sébastien Cabot cherchait, comme les autres voyageurs de son temps, la route la plus courte pour aller aux Indes. Il devient évident aujourd'hui que, sans le

savoir, il avait trouvé cette route. Le temps n'est peut-être pas éloigné où des voyageurs, partis de l'Europe, jetteront en passant un rapide coup d'œil sur la Prima-Vista de Cabot, puis s'élançant sur une machine dévorant l'espace, en route pour le Pacifique, la Chine et le Japon.

MEINER.

COURRIER D'ONTARIO.

LES AGRÈMENTS DE LA CAPITALE.

CHAPITRE I.

Cool Burgess, commandant-en-chef d'une petite troupe de blancs, qui fait tout son possible, le soir, pour figurer respectablement en nègres, doit nous arriver, aujourd'hui jeudi, veille de la Toussaint. Il jouera avec ses Artistes, passés au noir, demain, jour de la Toussaint, et après demain, jour des Morts.

Cool Burgess, qui s'annonce au bas de ses portraits comme le plus grand comédien du temps, ce qui n'engage à rien, n'est pas tenu de consulter mes goûts sur les jours où il convient de s'abstenir de toute performance, en noir de fumée et..... en sabots. Toujours est-il que s'il avait pris mon avis là-dessus, je l'aurais fortement engagé à ne pas barbouiller ses hommes, ces deux jours-là, quitte à leur mettre double et triple couche de suie, durant toute la première semaine de Novembre.

Du reste, je suis tout prêt à reconnaître que Cool Burgess est pleinement dans son droit lorsqu'il convie le public à son théâtre, demain soir, juste à l'heure où les catholiques, et pas mal de protestants prient pour leurs morts. Seulement, il ne devra pas s'étonner, si une grande partie d'entre nous, se prive du plaisir d'aller applaudir, cette fois, "le plus grand comédien du temps," et renonce à se désopiler la rate aux spirituelles saillies de ses distingués collaborateurs. Si son droit est de performer, le nôtre est de s'abstenir.

Lorsque Cool Burgess se prépare, lui et ses hommes, à faire une descente, dans une ville, il commence par expédier aux épiciers de l'endroit tout un colis de ses photographies. Portraits grandeur naturelle, portraits en buste, portraits de profil, de trois quarts, de quart et une fraction; nous en voyons briller un musée complet chez l'honorable corporation des épiciers.

Evidemment Cool Burgess tient à être le Capoul de l'Amérique. Capoul est un joli ténor dont il se vend, assure-t-on, des millions de portraits tous les ans. Il est joli garçon, élégant de manières, superbe de souplesse dans le jarret, magnifique de grâce dans sa façon de saluer le public, bref... un vrai bourreau des cœurs. Dans aussi, les femmes en raffolent. On raconte à ce sujet mille et mille choses, que je ne vous redirai pas. Toujours est-il que Capoul—(j'entends sa photographie) est fort demandé sur la place de Paris, et qu'on l'exporte un peu dans les cinq parties du monde.

Cool Burgess, "premier comédien du temps," n'est pas encore aussi dévoré que Capoul, mais on le voit beaucoup chez les épiciers. C'est peut-être le chemin des cœurs. Un homme accroché à une vitrine, en pose de planer avec un certain dédain sur les jambons, les andouilles et les saucisses, me paraît merveilleusement placé pour plaire à un sexe qui aime assez qu'on meurt de faim pour lui. Or, un homme qui n'éprouve que mépris pour la viande fumée ou hachée même; que ne parvient à distraire ni le raisin bleu qui épanouit ses belles grappes à ses pieds, comme pour lui en faire hommage, ni la meule de fromage, qui a tout l'air, dans son humble coin, de s'offrir à lui servir de piédestal, est manifestement destiné à crever de faim un jour ou l'autre, pour l'amour de vous, madoiselle.

Si je dis cela, vous comprenez que c'est par pure plaisanterie; car, loin de crever de faim, M. Burgess, s'il n'est déjà riche, réalisera certainement une grande fortune. En ce noble pays d'Amérique, où les arts se développent comme par enchantement, Cool Burgess et ses Arcadiens ont entrepris de moraliser les masses, en ouvrant leur âme aux choses du beau, du grand et du vrai, et cette belle carrière sourit toujours à ceux qui l'embrassent—ce qui montre entre parenthèses, qu'elle n'est pas bégueule. S'ils se transforment en nègres pour accomplir leur mission, c'est pour frapper d'avantage, par le contraste.

CHAPITRE II.

M. Cool Burgess s'intitule pompeusement "le premier Comédien du temps," au bas de ses photographies.

Eh bien, lecteurs, je confesse avec un noble empressement que je vous avais induit en erreur. Cool Burgess n'est pas le colosse de prétentions dont j'avais crayonné une esquisse à grands traits. J'avais mal lu, ou m'a mémoire m'a mal servi, lorsque j'ai dessiné cette menteuse silhouette.

M. Cool Burgess ne s'est pas bombardé "le plus grand Comédien du temps;" il se contente du titre modeste de "Prince des Comédiens."

Il reconnaît implicitement qu'il peut y avoir au-dessus de lui soit le Roi, soit le Sultan, soit le Shah, soit le Czar, soit l'Empereur, soit enfin le Taïcoun des Comédiens. C'est noble et grand, et cet acte de modestie rehausse master Cool de plusieurs pieds dans mon estime.

Cool Burgess, vous le voyez, n'est donc pas le monstre d'orgueil que je vous avais d'peint; c'est un beau vase d'humilité, qui reluit, à la grande lumière des lustres, comme une aile de corbeau sous un rayon de soleil.

Mais dans le royaume des ménestrels, c'est sans doute le génie qui décide de la principauté et de la royauté.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

Cette grande vérité morale et sociale s'applique aussi bien aux nègres folâtres qu'au reste des nations.

Après avoir fait son stage comme prince des Comédiens, Cool Burgess a donc grande chance d'être appelé un jour à recevoir la couronne, es-qualité de "roi des Comédiens."

Puisse-t-il alors garder en son cœur cette douce semence d'humilité, qui pousse aujourd'hui de si belles tiges! Puisse-t-il conserver ce fond de modestie touchante, qui fait couler les larmes d'attendrissement que je vois perler aux yeux des pauvères de toutes mes sensibles lectrices!

Malheureusement, l'histoire est là pour nous montrer com-

bien il est difficile de s'arrêter, lorsqu'une fois on a entrepris d'escalader le sommet des grandeurs de ce monde.

Napoléon fut d'abord consul, puis consul à vie, puis empereur en France, roi en Italie! il lui fallut une couronne en Hollande, et une autre en Espagne, pour deux de ses frères; il lui fallut la couronne de Naples pour son beau-frère. Puis, non content d'avoir réduit l'Autriche, annihilé la Prusse, et affaibli l'Angleterre, il lui fallut entreprendre la campagne de Russie, qui fut le commencement de la débâcle, dont le rocher de St. Hélène fut la fin.

Jose espérer que Cool Burgess se rappellera toujours ce grand exemple, et qu'il saura tenir en laisse ses immenses aspirations. Napoléon fut vaincu en définitive par un capitaine de médecine génie, Arthur Wellesley, duc de Wellington.

Et, tandis qu'il perdait sa couronne, et qu'il allait mourir à St. Hélène, n'a-t-on pas vu l'un de ses généraux, et non des meilleurs, Bernadotte, aller fonder en Suède une dynastie royale, qui subsiste encore et qui n'est plus même contestée?

Que Cool Burgess s'inspire de l'exemple de Bernadotte; qu'il sache se tenir tranquille, une fois le front ceint du bandeau royal des ménestrels.

Mes lecteurs pourront croire que je fais le pédant dans les lignes ci-dessus, ce sera une erreur. J'y prends seulement le ton grave et solennel qui convient aux princes de ce monde. Cool Burgess étant "le prince des Comédiens," je ne puis lui parler comme je parlerais à un marchand de tabac qui... frise la quarantaine.

UN SOLITAIRE.

LES MOUSTIQUES.

Un événement politique! la nomination du Recorder de Québec.

M. St. Pierre était fermier chez ma grand'mère et toutes les fois qu'il entrait chez elle et qu'elle lui offrait un siège, il répondait invariablement:

"Oh madame, vous êtes trop politique!"

On offre un siège, pas un siège même, mais un banc et d'autres prétendent que ce n'est qu'un escabeau pour arriver au banc; eh bien! siège, banc ou escabeau qu'importe? je veux parler de ce sur quoi s'assied le Recorder, on l'offre à M. Delagrave et de tous côtés le public, ou si vous l'aimez mieux, M. St. Pierre, répond: "Ah pardon, vous êtes trop politique M. du Gouvernement." On ne va-t-on pas fourrer la politique aujourd'hui? On la met partout ailleurs que chez elle, et le plus souvent la place qu'elle doit occuper reste vide. Mauvaise ménagère, elle ouvre l'oreille à tous les cancans et va de porte en porte ramasser les commérages;—pendant ce temps la soupe brûle. Nous en mangeons tous de cette soupe-là: n'est-il pas vrai que trop souvent elle sent le roussi?

En réalité, le gouvernement n'a pas voulu faire de politique en nommant M. Delagrave Recorder. Il n'y a que M. St. Pierre qui pourrait le dire. Tout simplement il a offert un siège au plus digne. M. Delagrave a déjà refusé une position de juge dans la presqu'île de Gaspé, exilé déguisé, servitude dorée, chaînes masquées d'hermine. Il fallait pour être juge à bas, cesser d'être habitant de Québec, renoncer à la promenade autour des vieux murs, abandonner des amis qui acquièrent chaque jour un plus grand prix parce qu'ils se font plus rares, renoncer aux douces aisances du foyer, de longue main préparées, et M. Delagrave a plus de cœur que d'ambition, il s'est contenté d'être le second dans Rome.

Nul, moins que M. Delagrave, ne s'est mêlé de politique. Il a épousé sa profession et lui a gardé fidélité. Plus heureux que bien d'autres qui se sont livrés à cette maîtresse acariâtre et ruineuse "Madame la politique" il a vu la fortune s'asseoir à son foyer et la douce quiétude d'esprit planer sur son chevet.

Disons que le ministère a eu la main heureuse. Pour ma part j'applaudis à son choix et si demain M. Delagrave était nommé juge, j'applaudirais encore.

Il y a eu des mécontents. Un député entraînait à menacé de tourner le dos au ministère. "Prenez une bonne prise de tabac, lui a-t-on répondu, et éternuez votre désappointement."

Ne croyez-vous pas qu'il y a une bonne loi à faire? une loi qui interdirait à tout député l'accès des fonctions publiques, pendant la durée de son mandat et au moins six mois après. Que de pressions indues seraient enlevées du coup! sans compter l'estime et la confiance populaires qui monteraient à vue d'œil autour des hommes politiques. Ils marcheraient là-dessus jusqu'au genou, tandis que maintenant cela effleure à peine leur semelle. Le mérite politique consiste à se mettre au-dessus d'aussi infimes considérations.

M. Cazeau se fait élire député à Bellechasse. De meilleur député on ne pouvait guère en désirer. Aussi, connaissant sa valeur, on lui fit bien promettre que pour aucune considération il ne renoncerait à son mandat. A peu de temps de là, il est nommé juge et il accepte. Quelle a été la conséquence? La conséquence a été que les comtés de Bellechasse et de Montmagny, jusque là toujours conservateurs, ont passé armes et bagages dans le camp de l'opposition. Cela doit donner à réfléchir, et si de cette réflexion, la loi dont j'ai parlé allait sortir, je dirais au gouvernement, non pas comme M. St. Pierre, mais dans le sens apprécié du mot: "Vous êtes vraiment politique."

J'ai vu deux ex-députés morts, tous deux dans les mêmes appartements, le bon M. Ruel, c'était l'année dernière, et M. Dubord, il n'y a que quelques jours. Le cadavre de M. Ruel gisait dans un lit, celui de M. Dubord sur le plancher, attendant l'examen post mortem du coroner.

Peu d'hommes ont été plus populaires que M. Dubord. Il suffit pour en être convaincu de se rappeler qu'il a trouvé quinze mille votes dans Québec, là où il y en avait à peine cinq ou six mille.

Dans un temps, il a été constructeur en bâtiments, marchand de bois et riche;—sur ses derniers jours il a vu le vent de la fortune tourner contre lui, mais il n'en est pas moins resté en possession de la considération et de l'estime de tous ceux qui l'ont connu.

On m'a conté, que vers l'âge de 36 ou 37 ans il s'était épris d'une jeune beauté québécoise, dont le père, très riche, dirigeait une des premières maisons de commerce de cette ville. Il sonda les intentions du père, glissa le mot de mariage.

—Comment? lui répond celui-ci, vous voulez vous marier. Et pouvez-vous seulement loger, faire vivre une femme?

Trois mois après, la belle maison qu'occupe M. Renaud, sur les remparts, près de la côte de la *Canoterie* était bâtie, meublée et occupée par M. Dubord, le tout payé argent comptant.

A peu de temps de là, il rencontre le père de la jeune fille

qui causait dans la rue au milieu d'un groupe d'amis. Tout homme de finance et habile commerçant qu'il fut, le père savait à peine signer son nom et les pataquet-ces pleuvaient dans son langage. Ainsi au lieu de dire *j'ai eu*, il prononçait *j'ai z'eu*. Dans la conversation le malheureux mot *j'ai z'eu* se rencontre plusieurs fois ce jour-là, à chaque fois M. Dubord, d'un grand sérieux, ôtait révérencieusement son chapeau. Et les amis de rire, comme bien vous pensez. On se sépare : M. Dubord prend son côté, et le père s'éloigne du lieu avec un ami. Qu'aviez-vous donc à rire, tout à l'heure, lorsque je parlais ? dit le père à son compagnon.

—C'est Dubord qui nous faisait rire : à chaque fois que vous disiez *j'ai z'eu*, il ôtait dévotieusement son chapeau.

—Ah ! ah ! c'est cela ! c'est bien ! M. Dubord me le paiera.

—Le soir même, M. Dubord se présentait chez sa belle et se voyait fermer la porte au nez par le père qui lui criait de sa fenêtre.

« Ma fille ! ma fille ! tu peux aller la demander à Jésus, aussi longtemps que j'en serai le maître tu ne l'auras pas. »

Ce roman là devrait s'intituler—*« Pour une pataquet-cc. »* O Vangelas !

Un Solitaire dans sa dernière chronique attribuée à un grand personnage de France, cette lettre d'un laconisme trappiste, écrite par un mari à sa femme : « Madame, il fait grand froid et j'ai tué cinq loups. »

Mais je lis dans *Ruy Blas*, acte III, scène IIème, une lettre du roi d'Espagne à la Reine qui me paraît avoir un air de famille assez prononcé avec celle du personnage de France. Jugez-en vous-mêmes !

« Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups. »

Signé, Don Carlos, roi d'Espagne. Faire du roi d'Espagne un personnage de France, c'est porter un rude coup de plume aux Pyrénées. Depuis Louis XIV qui les avait effacées d'une parole, on n'avait entendu de pareil exploit.

Je sais un curé qui a le tic de toujours répéter la dernière syllabe des noms propres : de là des consonnances choquantes ou drôlatiques au suprême. Il publiait, un jour, les bans de M. A. Michaud, *chaud*, avec Mlle Z. Rinfrette, *frette*. M. S. Chalifoux, de Montréal, qui se maria dans cette paroisse crut devoir acheter une dispense de publication de bans.

Un autre jour, il recommandait aux prières des fidèles deux personnes, mortes dans le cours de la semaine, M. A. Gingras, *gras*, et Madame Castonguay, *guay*.

Il lui fut formellement interdit par ses supérieurs ecclésiastiques de jamais prononcer le nom d'un certain prophète.

Je crois bien que les employés publics ont besoin d'une augmentation de traitement, les *petits* surtout, mais il appartient aux Chambres et non au gouvernement d'y pourvoir. Les Ministres sont les gardiens du trésor public et les députés en sont les dispensateurs et chacun son rôle : la presse devrait éviter d'aller bourdonner autour des oreilles de l'administration des plaintes qui doivent se faire entendre ailleurs. . . .

On sait que les salaires des employés de la Province de Québec ont été fixés au minimum, il y a six ans, que depuis cette date, à l'exception de quelques faveurs méritées, ils sont restés ce qu'ils étaient alors, c'est-à-dire absolument insuffisants pour un grand nombre. On sait également que le prix des nécessités de la vie a augmenté et naturellement les besoins des familles augmentent dans la même proportion. Et puis les enfants grandissent, leur nombre s'accroît en même temps, on la vieillesse arrive avec plus d'exigences. Si la Chambre ordonnait une enquête rigoureuse, sur les dettes créées par les employés, sous le coup de nécessité impérieuse, elle serait étonnée de l'énormité de la somme totale, et je ne doute pas qu'elle s'empresserait de remédier à un mal dont souffre la société toute entière. Les bureaux sont assiégés de créanciers, et pour se soustraire à leurs réclamations, les employés passent une partie de leur temps au dehors et négligent leurs devoirs ; d'autres, trop préoccupés par les misères domestiques, entassent gaucheries sur gaucheries et retardent ainsi la dépêche des affaires. Leur crédit s'évanouit partout et toujours comptant sur une augmentation de salaire ou un changement de position, ils vont se jeter dans les bras du *shaver*, du prêteur sur gages ou à petite semaine, qui achèvent de les étouffer. Ce sont les employés qui engraisent tous ces petits industriels, c'est aux dépens de leur existence et de celle de leurs familles que subsistent ces nœuds sociaux. Beaucoup d'entre eux, peut-être la majorité, portent au flanc et souvent au cœur un ou deux de ces chancres dévorants. Si l'on doute de ce que j'en dis, on n'aura qu'à se rappeler la masse énorme de billets que nos *shavers* produisent un jour, lors de la défalcation d'un employé il y a deux ou trois ans. Je m'étonne que les Chambres ne s'en soient pas dès lors émuës davantage.

On a proposé l'année dernière un projet de loi qui rendait une partie du salaire de l'employé saisissable pour certaines dettes privilégiées. Cette loi aurait pour premier effet de rétablir quelque peu le crédit des employés et en cela, elle m'a paru très-sage. Mais pour lui donner toute son efficacité, ne faudrait-il pas fournir d'abord à l'employé, qui depuis six ans, a été forcé de s'endetter pour vivre, les moyens de satisfaire ses créanciers actuels ? A moins que l'on tranche ainsi le mal dans sa racine, la loi projetée n'arrivera à aucun bon résultat. Naturellement, celui qui n'aura que juste de quoi satisfaire ses besoins journaliers, sacrifiera ses créanciers de la veille à ceux du lendemain. L'employé deviendra ainsi malhonnête malgré lui, on le citera comme un débiteur incorrigible et les obsessions continueront comme avant.

Le grand nombre des employés appartient aux classes aisées de la société ou aux professions libérales, et réside dans des villes ou des centres populeux. Ils sont tenus de faire une certaine figure. Généralement dans ces endroits, le prix des loyers, du bois de chauffage, les taxes, etc., sont plus élevés qu'ailleurs. Si on n'y fait des frais de toilette, il faut au moins s'y tenir dans une mise décente.

Eh bien ! est-il un seul député qui puisse croire, que dans les grandes villes, comme Montréal, Québec, Ottawa, une famille de cinq ou six personnes puisse subsister, dans ces conditions, à moins de deux cents louis par année ? S'il en est un, un seul, qu'il se nomme et je me fais fort de lui prouver, chiffres en mains, qu'il est sous une fausse impression.

Cependant, dans la Province de Québec, la moyenne des salaires est à peine de cent louis, la plupart sont au-dessous de cette somme.

Aussi, faut-il espérer que si la Chambre agite la question d'augmentation de traitement, elle rendra d'abord justice aux petits employés qui ont tant souffert depuis six ans : elle leur accordera un bonus d'au moins trois mois de salaire, plus une

augmentation fixe de tant par cent qui leur permettra de se dégager des rudes étreintes de la misère.

C'est à ce prix seulement qu'elle relèvera la dignité de l'employé, qu'elle s'assurera de sa ponctualité, de son zèle, de son efficacité et aussi de ses mœurs. Des misères trop négligées ont été l'origine de plus d'un drame. En faisant un acte de simple justice et de haute raison, on essuiera bien plus de larmes qu'on ne pense et avec des souffreteux, on fera des hommes et des citoyens utiles.

A la prochaine session, ceux qui comprennent la société et ses besoins actuels sauront se faire connaître.

NIGER.

AU FIL DE LA PLUME.

Il est un fait reconnu par tous ceux qui étudient à fond l'élément américain, c'est que, à part les gens qui font profession de politique, la masse des Américains est remplie d'idées fausses et de préjugés ridicules sur toutes les questions qui sont du ressort de la discussion. C'est ainsi que la plèbe se forme des opinions erronnées sur le Canada et ses habitants. A entendre certains Américains, ou plutôt, la majorité d'entre eux, le Canada est un pays quasi-barbare ; mais disons-le, à leur crédit, leurs opinions sont très-favorables à notre pays, dès qu'ils ont fait un voyage à Québec ou à Montréal. Ils sont cependant encore enclins à porter de curieux jugements sur nos habitudes et notre manière de voir ; mais de ces visites, il ressort plus d'avantages que de désavantages pour le Canada, dans l'opinion des touristes. Il ne faut pas croire, toutefois, qu'ils trouvent Montréal supérieur à leurs grandes villes, ce serait trop attendre des Américains ; néanmoins, Montréal les étonne, le St. Laurent les charme, Québec les enchante, Québec est la ville canadienne dont les Américains aiment le mieux à parler. Il y a dans ses vieilles murailles, dans ses bâtisses d'un autre âge, dans ses rochers abruptes, dans ses mœurs restées françaises, quelque chose de nouveau pour l'Américain, c'est pour lui, quelque chose de tellement en dehors de ses habitudes et de son entourage, qu'il est émerveillé au plus petit incident et à la moindre singularité de la grande nature qui encadre notre capitale.

Les correspondants Américains qui visitent la Province de Québec remplissent les colonnes de leurs journaux respectifs de détails minutieux sur nos villes canadiennes, sur Montréal et Québec particulièrement. Comme les Américains qui lisent beaucoup, forment leurs opinions sur celles de leurs journalistes, il s'en suit que c'est du plus ou moins de justice dont ces correspondants font preuve, que le Canada est jugé par les citoyens de cette république. Mais il arrive, malheureusement, que la plupart de ces correspondants ne jugent pas toujours comme Salomon, et qu'ils mettent des poids américains dans leur balance.

C'est ainsi qu'un correspondant du *Boston Daily Globe*, écrivait à ce journal, que les résidences autour de la montagne de Montréal ne sont que des *French huts*. Un autre qui écrit au *Boston Journal* a le soin d'apprendre aux lecteurs de ce journal que les hôtels de Montréal et de Québec sont des tavernes de troisième et de quatrième ordre, à partir du St. Lawrence Hall, en descendant. Mais le plus fâché de tous ces correspondants américains, c'est celui du *Globe* de Boston. En voilà un *phenix* qui fera mieux de ne pas mourir, car il court le risque de ne pas résusciter de ses cendres, celui-là. Ce rusé correspondant a découvert les raisons pour lesquelles la majorité de nos compatriotes est opposée à l'annexion. Conservateurs, vous avez livré vos secrets à cet Américain ; libéraux, vous allez enfin connaître les armes de vos ennemis ; vous du moins, qui désirez l'annexion de votre patrie à la république américaine. Tenez-vous bien, gens de tous les partis, de toutes les opinions. Vous, les avocats du Traité de Réciprocité, vous allez être enfoncés, enterrés, par les arguments de ce correspondant. . . .

Voici l'opinion de ce politicien, passé-maitre :

« La plus grande partie du commerce canadien se fait avec les étrangers, les américains surtout. Un tel achètera des robes de soie pour sa dame et ses filles, un autre achètera des fourrures, une douzaine de gants *alexandre* et se fera confectionner un habillement complet. Naturellement, les marchands canadiens ne désirent pas, ce qui plus est, combattent l'annexion sur ce principe. L'hostilité que les Canadiens entretiennent follement contre l'annexion, a pour cause ce tarif sur les soies étrangères, qui fait que les Américains les achètent en Canada, dans leurs voyages, et font ainsi la prospérité des Canadiens. » Et voilà tout. . . . *Plaudite manibusque pedibusque.*

Après cela, nous n'avons qu'un souhait à faire, c'est que le Canada soit délivré des correspondants américains.

Une affaire qui fait du bruit c'est l'emprisonnement de Victoria, Woodhull et de Tennie C. Claflin, — deux bas bleus, naïades distinguées de ce grand ruisseau d'immoralité qui a pour nom « *free love*. » Ces deux déesses, publient depuis deux années un journal hebdomadaire, le « *Woodhull & Claflin Weekly*, » qui dénonce le mariage comme une institution dangereuse et immorale, et prône l'amour libre, et le communisme dans le mariage contracté sans l'autorité civile et religieuse.

La dernière édition de leur hebdomadaire contenait un libelle contre le Révd. Henry Ward Beecher, le plus célèbre prédicateur protestant des Etats-Unis. Le ministre de Brooklyn est accusé d'entretenir des relations criminelles avec l'épouse du Révd. T. Tilton, — rédacteur du « *Golden Age*, » et de prêcher chaque dimanche à un auditoire, où se trouvent plus de vingt de ses maîtresses. On a porté plainte, et les deux propriétaires du journal ont été incarcérés à *Ludlow Jail*, pour avoir expédié,

par voie postale, des obscénités sous forme de journal. Elles n'ont pu trouver de cautions ; et l'opinion publique qui les condamne depuis longtemps semble demander leur réclusion pour quelques mois.

Un grand nombre de nos compatriotes se font naturaliser citoyens américains, depuis quelques mois. A Baltic, Conn., à Lowell, Mass., à Nashua, N. H., à Webster, Mass., et dans plusieurs autres endroits, les émigrés canadiens ont prêté serment d'allégeance au gouvernement américain. A Worcester Mass., un mouvement analogue se prépare. Doit-on les blâmer de leur démarche ? Les opinions se partagent. En considérant la position des émigrés canadiens, en examinant les intérêts de la population qui les environne, on ne peut que les encourager à devenir citoyens du pays qu'ils habitent. N'allons pas croire qu'en agissant ainsi ils brisent leurs liens avec le Canada. Oh ! non, et c'est, là le plus grand obstacle que les idées de naturalisation rencontrent. Là, le canadien naturalisé ou non, ne perd point l'espérance de retourner au pays de ses pères. S'il prête allégeance au drapeau étoilé, ce n'est que pour parvenir plus facilement et plus vite à se créer un revenu qui lui permettra de revoir sa patrie et d'y vivre au milieu des siens. Frères du pays natal, vos frères des Etats-Unis qui sont devenus citoyens américains, sont toujours Canadiens-Français par le cœur, la foi, les coutumes et le caractère ; sous le drapeau étoilé comme sous l'*Union Jack*, ils sont toujours dignes du pays qui les a vus naître. Mais nous le demandons à nos hommes publics de tous les partis, n'est-il pas temps de songer à rapatrier plusieurs de nos compatriotes émigrés avant qu'ils deviennent légalement citoyens américains !!!

L'influenza épi-zootique, qu'on nomme ici *Canadian horse disease* prend des proportions alarmantes. A Boston, l'épidémie a donné lieu aux réclames les plus échevelées.

La célèbre maison Jordan, Morsh & Cie., emploie des bœufs pour transporter ses marchandises aux gares de chemin de fer. On a vu cinquante hommes traîner deux salamandres par les principales rues, précédés de la célèbre fanfare de Gilmore ; la voiture était entourée de drapeaux et d'inscriptions ; une entrée autres très originale : « *Team is slow but safe.* » Un heureux couple en tour de noce, arrive à Boston, pas un carrosse pour se faire conduire à l'hôtel. Le jeune marié avise enfin une voiture traînée par des bœufs, il retient les services du charretier ; et ce dernier pour honorer son client attache de larges rubans blancs aux cornes de ses animaux, et à l'exemple des *rois fain-ants*, nos jeunes époux sont conduits par le pesant attelage au *Tremont House*. Cette épidémie qui sévit par tous les Etats-Unis ralentit considérablement le mouvement des affaires.

La jeune congrégation canadienne de Worcester qui a déjà son historien dans la personne de l'abbé Chandouet, vient d'acheter un vaste terrain pour un cimetière dans un des plus beaux sites de la ville. Le Rév. J. B. Primeau a payé cette propriété \$6,000. Il se propose d'y ériger un monument et une croix colossale qui dominera cette ville américaine.

Les élections sont enfin terminées. C'est un triomphe pour le parti républicain et un effacement sinistre pour les démocrates. Le Massachusetts a donné 70,000 de majorité au général Grant ; la Pennsylvanie, 100,000 ; New-York, les Etats de la Nouvelle-Angleterre, de l'ouest, ont tous proclamé l'efficacité de la politique financière de l'administration actuelle. Grant peut ne pas avoir les aptitudes et les capacités d'un homme d'état, mais son administration a réussi à diminuer les intérêts et le principal de la dette publique, et, on le sait, les américains sont sensibles lorsqu'il s'agit de dollars et de centins ; la victoire de Grant est due en grande partie à ces succès financiers.

FERD. GAGNON.

PHILEMON WRIGHT.

On lit dans le *Courrier d'Outaouais*, sous la signature de M. Joseph Tassé :

« Le premier pionnier de la Gatineau est Philemon Wright, qui, en 1800, vint s'y établir, à la tête d'un certain nombre d'immigrants du Massachusetts. Aidé de nombreux travailleurs, il fit des frichements considérables, cultiva en véritable agronome, importa à grands frais d'Angleterre des reproducteurs des races de bétail les plus célèbres, sut tirer de son exploitation des profits énormes et commença en 1806 à exploiter le commerce de bois. Il construisit les premiers moulins sur l'Outaouais, la première glissoire, créa une véritable colonie dans le township de Hull, devint colonel de milice, membre du parlement, et s'éteignit le 2 juin 1839, après avoir su acquérir une grande fortune et avoir fait bénéficier le pays de son rare esprit d'initiative et de progrès. »

« La majorité des habitants de la Gatineau sont canadiens-français ; l'on nombre y ont des établissements prospères et vivent même dans une plus grande aisance que beaucoup de cultivateurs de nos anciennes paroisses bas-canadiennes. Ils ne sont pas gênés ici par l'espace et ils peuvent agrandir à volonté leur domaine. »

« Car les terres sont à un bon marché extraordinaire ; on peut acquérir cent arpents de terre à raison de \$30 payables en cinq versements de \$6. Elles sont, de plus, d'une fertilité étonnante, Mais terrains donneront un rendement de 50 minots de grain par arpent. Et la moyenne de la production est de 30 minots par arpent. On peut donc en comparer la fertilité aux Etats de l'Ouest les plus renommés, puisqu'ils ne dépassent pas cette moyenne. De l'avis de personnes bien entendues, la région de la Gatineau est préférable aux terres si vantées des Cantons de l'Est. »

LA BONNE VILLE DE QUEBEC.

Nous possédons en Canada une ville unique en son genre, de ce côté de l'Atlantique, ayant une physionomie à part qui séduit les étrangers. Avec sa ceinture de murs antiques, ses bastions, ses redoutes, avec sa fière citadelle, digne de se mirer dans le fleuve qui baigne ses pieds, Québec a un air de vieille ville française transplantée en Amérique, et un cachet d'antiquité que nous ne retrouvons ni à Montréal, ni à New-York, ni dans cette multitude de villes américaines qui semblent toutes imitées les unes des autres et reproduire la même idée. De ces vieilles fortifications s'exhale comme un parfum du passé que nous respirons avec délice nous, claquemurés dans l'architecture moderne, nous habitués à la ligne et aux angles droits de nos rues et vivant dans la familiarité de vieux monuments qui datent d'hier.

C'est ce cachet d'antiquité qui faisait le charme de Québec aux yeux des étrangers, et cependant il paraît que la cité de Champlain, que nous sommes tentés d'appeler "cette bonne ville de Québec," comme Henri IV disait de Paris, va jeter dans le fleuve sa couronne murale et se dépouiller de ses vieux atours pour s'habiller à la moderne afin de ressembler à quoi ? à Montréal, à Toronto, à Cincinnati ! Il nous fera peine de voir la pioche du démolisseur s'attaquer à ces pierres qui nous parlent du passé, nous rappellent tant de souvenirs historiques. M. Henry Ward Beecher, disait que Québec ressemblait pour lui à un livre d'histoire dont chaque rue aurait formé un feuillet. Rien de plus vrai. Vous ne pouvez y faire un pas sans vous heurter à un monument témoin d'un fait important, sans vous trouver en face d'un souvenir du passé. Tout vous parle des premiers temps de la colonie de la Nouvelle France, de nos luttes et de nos guerres ; c'est ici que s'élevaient les premiers forts construits par les Français, c'est sur ce bastion que flottait le drapeau fleurdelisé ; c'est par cette porte que l'on sortait pour marcher à l'ennemi. Montcalm, de Vaudreuil, Levis, Murray, Carleton, ont tour à tour porté sur ces murailles, qui bientôt formeront les pignons de maintes habitations bourgeoises. On voit bien que nous vivons dans un siècle utilitaire. Après cela, Québec est bien libre d'agir à sa guise, mais on nous permettra au moins d'exprimer un regret. Du reste nous ne nous brouillerons pas parce qu'elle veut nous imiter. La cité de Champlain aura toujours pour nous attirer l'amabilité, la gaieté inaltérable de ses habitants, et leur politesse, toutes choses qui ne disparaîtront pas avec ses murs et ses bastions ! (Minerve.)

QUELQUES AUTRES PROPÉTIES INTÉRESSANTES.

La prophétie suivante est attribuée à saint Thomas d'Aquin, parce qu'on la trouva dans un livre à l'usage du célèbre docteur :

"Quand Rome, dit cette prophétie, commencera à entendre les mugissements de la vache grasse, l'Italie sera en proie à la guerre et aux dissensions. Une haine violente éclatera entre son serpent ailé et le lion qui porte des lys. Malheur à toi, terre de Fise, le veau seconne sa corne naissante d'un air menaçant. Alors naîtra, au milieu des lys, le plus beau des princes, dont le renom sera grand parmi les rois, tant à cause de la rare beauté de son corps que de la perfection de son esprit. L'univers entier lui obéira quand le chêne altier sera tombé et aura écrasé dans sa chute le sanglier au poil hérissé ; ses années s'écouleront dans le bonheur, de l'occident au levant, du levant au nord, et du nord au midi. De toutes parts il terrassera et foulera aux pieds ses ennemis. O Alpha et Oméga ! La vache grasse est unie à la couleuvre. Un roi monstrueux s'assiéra sur un trône mobile ; ce monarque échappera à grand-peine à une mort très-rapprochée. Lève-toi, sanglier hérissé, associe-toi aux lions, et tu prendras la couleuvre embarrassée dans ses plis tortueux. Le lion, surpris dans l'ivresse du triomphe, se laissera prendre par toi ; tu le tromperas et tu le feras périr. Malheur à toi, beau lion, quand tu te prépareras au combat, à l'ombre du chêne altier. Malheur à toi, Ligurie, et à toi, Flandre ensanglantée, tes prairies et tes fleurs seront dévastées. Le schisme sera renversé quand le chêne, dans sa chute, écrasera le sanglier sauvage. Pleure, hélas ! malheureuse Babylone que de tristes jours attendent : comme la moisson mûre, tu seras fauchée à cause de tes iniquités. Les rois s'avanceront contre toi des quatre coins du monde ; ils rassembleront les saints de Dieu pour qu'ils ne soient pas compris dans le jugement et qu'ils choisissent l'ange du Testament, qui doit convertir au Seigneur les cœurs pervers et dissidents. La flèche de l'Italie, s'élançant vers le levant, ira creuser les sillons pour y planter la vigne du vrai Sauveur, alors que fleurira le prince du nouveau nom, à qui tous les peuples se soumettront et à qui la couronne orientale sera donnée en garde.

"Il surgira un monarque de l'illustre lys, qui aura le front haut, les sourcils arqués, de grands yeux, le nez aquilin ; il rassemblera une grande armée et détruira tous les despotes de son royaume, et les frappera à mort : fuyant à travers les monts, ils chercheront à éviter sa face. Il fera aux chrétiens la guerre la plus constante, et subjuguera tour à tour les Anglais, les Espagnols, Aragonais, Lou bards, Italiens. Les rois chrétiens lui feront leur soumission, Rome et Florence périront, livrées par lui aux flammes, et le sel pourra être semé sur cette terre où tombèrent sous ses coups les derniers membres du clergé. La même année il gagnera une double couronne ; puis, traversant la mer à la tête d'une grande armée, il entrera en Grèce, et sera nommé roi des Grecs. Il subjuguera les Turcs et les barbares, et publiera un édit par lequel quiconque n'adorera pas la croix sera mis à mort. Nul ne pourra lui résister, parce qu'il aura toujours auprès de lui le bras fort du Seigneur, qui lui donnera l'empire de l'univers entier : cela fait, il sera appelé la paix des chrétiens. Montant à Jérusalem sur le mont Olive, il priera le Seigneur, et découvrant sa tête couronnée, et rendant grâces au Père, au Fils et au Saint-Esprit, il rendra l'âme en ces lieux avec la couronne ; et la terre tremblera, et l'on verra des prodiges."

Dans une prophétie très-ancienne et recueillie par David Varens (*Commentaire de l'Apocalypse*, 1618), nous trouvons non-seulement l'annonce, mais encore le portrait du grand roi des lys :

"Vers la fin des temps, il paraîtra un grand monarque de la nation des très-illustres lys ; il aura un grand front, des sourcils élevés, de grands yeux et le nez aquilin. Il réunira une grande armée et détruira tous les ennemis de son royaume. *Surget Rex ex nra one illustrissimi lili, habens frontem longam, supercilia alta, oculos longos, et unum aquilinum. Is congregabit exercitum magnum et omnes tyrannos rejni sui destinet. Car comue l'épouse est uni à l'épouse, la justice lui sera unie ; il détruira tous les ennemis du Saint-Siège, et soumettra l'Europe à sa puissance.*

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

Rien d'important en France. Les journaux s'occupent du résultat des dernières élections. Les républicains se félicitent de leurs victoires, les légitimistes et bonapartistes prétendent que la défaite de leurs candidats est due en grande partie à l'influence de M. Thiers qui a fait tout ce qu'il a pu contre eux, et aux abstentions qui ont été considérables. Un journal accuse de lâcheté ceux qui se sont abstenus et il dit que ce sont ces gens-là qui se lamenteront le plus encore, lorsque les désordres, dont leur apathie sera responsable, éclateront.

Henri Rochefort a reçu la permission d'aller à Versailles pour épouser la mère de ses enfants, qui est à l'article de la mort. Après cette cérémonie, dont le but est de légitimer ses enfants, Rochefort rentrera en prison.

6 novembre.—Les troupes allemandes ont évacué les villes de Rheims et de Vitry-le-Français. Ces deux postes étaient les derniers encore occupés par les Allemands dans le département de la Marne.

ANGLETERRE.

Une tentative de célébration de l'anniversaire de la conspiration des poudres, faite hier à Exeter, a dégénéré en démonstration contre l'acte de licence des liqueurs. Après quelques discours, il y a eu une bagarre et beaucoup de personnes ont été blessées de coups de bâtons ou de pierres. Les émeutiers ont été dispersés par la police, qui en a arrêté quelques-uns. Dix-sept blessés ont été transportés à l'hôpital.

ITALIE.

Le village de Palazzolo, près de Brescia, dans la province de ce nom, a été visité par un ouragan terrible. La moitié des bâtiments ont été détruits, et 32 personnes ont été écrasées sous les débris. Un millier de familles est sans asile.

ÉTATS-UNIS.

Le grand événement de la semaine dernière a été la défaite de Greeley par Grant à une immense majorité.

Greeley, philosophe plus que jamais, annonce qu'il reprend la rédaction de la *Tribune* qui sera désormais indépendante en politique, et il est heureux d'annoncer que, maintenant qu'il est bien et dûment constaté qu'il ne peut plus avoir d'influence politique, les chercheurs de places et les intrigants politiques vont le laisser tranquille. "Assez longtemps, dit-il, on a cru qu'il était obligé de s'occuper des affaires de tout le monde, signer des papiers, écrire des lettres, obtenir des faveurs pour chacun et n'être remercié par personne.

"Enfin nous aurons le loisir de nous occuper de nos affaires et de rédiger notre journal sans être dérangé à chaque minute par un tas de gens que nous ne connaissons pas, et sans perdre notre temps et nos peines pour servir des individus qui n'ont aucun droit à notre sollicitude." On ne peut prendre les choses plus philosophiquement.

NOUVELLES GÉNÉRALES.

On porte à trois cents, le nombre des nouvelles bâtisses érigées durant cette année à Winnipeg. C'est un progrès remarquable, lorsqu'on songe que Winnipeg ne contenait que soixante-dix maisons, l'automne dernier.

Nous lisons dans le *Figaro* du 25 octobre : Mademoiselle Albani qui débute ce soir dans la *Somnambula*, aux Italiens, nous arrive d'Angleterre avec une grande réputation.

Le *Free Press* d'Ottawa annonce la rentrée prochaine de M. McDougall dans le gouvernement fédéral.

Pendant son séjour à Montréal, le gouverneur-général sera l'hôte de Sir Hugh Allan. Lord Dufferin ne vient passer que quelques jours à Montréal, et la seule démonstration publique qui aura lieu alors, sera l'inauguration de la statue de la Reine sur la Place Victoria.

Le *Nouveau-Monde* est autorisé à démentir l'histoire mise en circulation par la *Minerve* que "M. F. X. A. Trudel, député de Champlain, allait présenter un projet de loi pour régler les difficultés par suite de la division des paroisses, faite par Mgr de Montréal."

St. Michel.—Samedi après-midi, pendant qu'on battait au moulin dans une grange de cette paroisse, une jeune Demers lança une fourche de fer par la porte et l'un des fourchons atteignit la tête d'un enfant qui s'adonnait à passer en ce moment devant la grange, et la traversa d'une oreille à l'autre. L'enfant du nom de Philéas, fils de M. Félix Ménard, plâtrier, mourut deux heures après ce triste accident. Le Coroner tint une enquête sur les circonstances de cette mort et le jury rendit le verdict de "mort accidentelle."

M. Archibald, le Lieutenant-Gouverneur de Manitoba, a donné sa démission. Son successeur est nommé. C'est le Col. Coffin, du département de la milice, officier d'ordonnance.

M. Coffin est un ancien avocat au barreau du Bas-Canada.

Le banquet donné en l'honneur des victoires du parti réformiste d'Ontario est remis à l'ouverture du Parlement local qui aura lieu au commencement de décembre.

Le prince de Galles a eu 31 ans le 4 novembre.

John F. Maguire, irlandais, éminent député de Cork, est mort la semaine dernière.

M. Thomas Hughes, autre député irlandais dont le nom est bien connu, se retire de la politique.

Madame Greeley, l'épouse de Horace Greeley, le candidat pour la présidence qui vient d'être défait par Grant, est morte le 30 du mois dernier.

L'épizootie continue d'exercer ses ravages aux États-Unis et dans certaines parties du Canada.

CE QU'ELLES DISENT DE NOUS.

(4ème Ballade en prose.)

I.

Rose et Violette (donnons-leur ces noms parfumés,) avaient fini depuis un an leur cours d'études dans un établissement fashionable de notre ville. Un jour elles causaient gaiement tout en examinant l'étalage des splendides magasins de la grande rue. Elles venaient d'être saluées par messieurs Tan-crède et Raoul, (donnons-leur ces noms chevaleresques,) deux jeunes gens très-comme-il-faut ; naturellement, Rose et Violette parlaient de Tan-crède et Raoul.

Ce qu'elles disaient, vous allez le savoir.

II.

"Tan-crède, disait Rose, est toujours distingué dans ses manières ; as-tu remarqué, Violette, comme il n'a semblé nous apercevoir qu'au dernier moment et avec quelle grâce il nous a salués ?" "C'est vrai, répondait Violette, mais n'as-tu point été frappée de la simplicité élégante qui distingue monsieur Raoul et de la noble franchise qui brille dans ses manières comme dans son langage ?" — Et elles continuaient à rire en examinant des rubans.

III.

Deux ans plus tard, quinze voitures d'apparat étaient arrêtées à la porte de la cathédrale. On célébrait deux mariages, sous les raisons sociales respectives "Tan-crède-Rose," "Raoul-Violette." Les mariées étaient belles, les jeunes époux semblaient heureux, les grands-mamans étaient rajeunies, les grands-papas étaient coquets. La ballade ne parle point des filles et des garçons d'honneur dont six ou huit se marièrent un mois plus tard.—Tout est bien qui finit bien.

IV.

Six mois après, Tan-crède portait une énorme moustache avec une impériale désordonnée et formant un horrible anachronisme. Raoul portait sa barbe à tous crins. Sa toilette était fort négligée. Rose était horriblement fanée. Violette était devenue pâle. Raoul rencontra Rose sur la grande rue. Il ne la reconnut pas. Elle continua d'un pas rapide, et jetant un regard distrait sur le magnifique étalage d'une modiste, elle soupira : "Il ne m'a pas reconnue !"

V.

L'automne était venue. Rose alla rendre visite à Violette. Elles parlèrent du couvent, de leurs beaux jours passés, des promenades sur la grande rue, du dernier bal où elles n'étaient point allées, de monsieur et mademoiselle X., Y., célibataires obstinés. De leurs maris, pas un mot ! Silence éloquent ! Pourtant, au moment de se quitter, Violette invita Rose à venir la voir avec son mari.—"Mais, ma chère, il ne sort point !" telle fut la réponse. "Il est devenu sombre et taciturne." — "Que veux-tu ? quand on les a, il faut qu'on les garde, et qu'on garde la maison !" (Hélas !)

VI.

Pourtant, le surlendemain, Rose alla voir Violette, et, seules, elles se dirent bien des choses dans leur douce intimité.

VII.

Pensez-vous, réellement, que la ballade va vous apprendre, à vous autres, hommes, ce que les femmes disent de vous ? — Oh ! non !!

E. B. DE ST. AUGUSTIN.

Ottawa, le 18 octobre, 1872.

CHARADES.

Réponses aux charades publiées dans notre avant-dernier numéro :

No. 7, Terre-plein ; No. 8, Angleterre ; No. 9, Banqueroute. A. L. DESAULNIERS.

No. 7, Solo ; No. 8, Piété ; No. 9, Banqueroute. N. E. * UNIVERSITÉ-LAVAL, Québec.

No. 7, Sol-fier ; No. 8, Angleterre ; No. 9, Banqueroute. UN ABONNÉ, DE ST. CAMILLE.

No. 7, Terre-plein (Plateau de terre) ; No. 8, Angleterre ; No. 9, Banqueroute. L. VAUDREUIL, de Montréal.

No. 7, Terrine ; No. 8, Anglais ; No. 9, Banqueroute. C. GUIMONT.

Voici les bons mots de ces charades :

No. 7, Cassot ; No. 8, Angleterre ; No. 9, Banqueroute. Personne n'a trouvé la réponse à la charade No. 7.

Nous recevons de La Présentation les lignes qui suivent :

Messieurs,

Quoique je n'aie pas le nez, et encore moins, l'esprit de mon ami de St. Pie, je me hasarde cependant à donner une réponse aux charades No. 8 et 9 proposées sur le dernier No. de votre journal.

No. 8, Angleterre ; No. 9, Banqueroute.

Je renonce à l'honneur de trouver la réponse de la charade No. 7.

Je termine en proposant à vos lecteurs et lectrices la charade suivante :

CHARADE No. 11.

Oh ! qu'il est doux de penser
Que vous êtes mon premier.
Mon second sera, j'espère,
À vos vœux, toujours prospère.
Quant à mon entier, amis,
Je vous le donne gratis.

CHARADE No. 12.

Dans les cieux on vénéra mon premier.
En bouteille, on courtisa mon dernier.
Et sur terre on estime mon entier.

CHARADE No. 13.

On s'abrite sous mon entier.
On voyage dans mon premier,
Et l'on glisse sur mon dernier.

Nous avons reçu une trentaine de réponses à la charade No. 10 ; toutes bonnes. Le mot de la charade était : "Chauveau." La première réponse nous a été envoyée par un avocat de Montréal.

Nous ferons don d'une gravure à la personne qui nous enverra, la première, les réponses aux trois charades proposées dans ce numéro.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 14 NOVEMBRE 1872.

BULLETIN.

Le discours du trône prononcé par le Lieutenant-Gouverneur à l'ouverture de la session est court, mais fort substantiel. Le programme qu'il est large et porte dans ses flancs des réformes très importantes et qui seront d'autant mieux appréciées qu'elles ont été vivement demandées. En voici le résumé, tiré de la harangue officielle :

" Dans la distribution des pouvoirs législatifs entre le parlement fédéral et les législatures locales, il devait nécessairement se trouver des points de contact ; dans plusieurs cas les deux gouvernements se sont entendus pour prévenir les conflits qui pouvaient en résulter ; mais il est arrivé que les cours de justice en cette province ont virtuellement mis de côté des lois qui n'avaient pas été désavouées par le gouvernement fédéral, et mon gouvernement a cru, dans l'intérêt de tous, devoir faire en sorte que les questions constitutionnelles ainsi soulevées fussent soumises à la décision du plus haut tribunal de l'Empire.

" Un projet de loi touchant l'élection des membres de l'Assemblée Législative sera soumis à votre considération, ainsi qu'un autre projet pour faciliter la décision des contestations qui auront lieu sur la validité de ces élections.

" Vous serez appelés à suppléer à ce qui peut manquer dans notre système de judicature pour compléter la décentralisation judiciaire.

" La législation que vous avez faite au sujet des chemins de fer et des chemins à lisses de colonisation a porté ses fruits et vous devez avoir vu avec plaisir que plusieurs grandes entreprises favorisées par des subsides et des octrois de terres sont en voie de réalisation.

" Des efforts considérables ont été faits par le gouvernement de la province pour la colonisation, de nombreux et importants chemins ont été construits et les émigrés de l'Europe commencent à se diriger en plus grand nombre vers cette province et à s'y fixer. Le subside libéral que le gouvernement fédéral a mis à notre disposition pour l'immigration devra nous engager à continuer nos démarches et à rivaliser sous ce rapport avec les autres provinces."

" C'est un beau programme, qui promet une session très intéressante. L'adresse en réponse au discours du trône, proposée par M. Alexandre Chauveau et secondée par M. Sawyer, paraît indiquer que ce programme est fort sérieux et sera rempli à la lettre. On prétend que le fils a été l'écho fidèle du père, et, en ce qui regarde la réforme électorale la plus désirée—référence aux juges ordinaires des contestations d'élections,—tout le monde s'en réjouira. Des premiers dans la presse, notre journal a énergiquement réclamé cette réforme, et nous ne pourrions voir qu'avec plaisir les efforts du Parlement dirigés dans ce sens.

" De l'avenue de l'Événement, M. Alex. Chauveau " a fait un bon discours et tenu un habile langage." MM. Joly et Fournier ont vivement attaqué l'administration des terres de la couronne en ce qui regarde la vente des limites de bois, accusant le gouvernement de payer ses dettes électorales au moyen de ventes privées de coupes de bois à des partisans. Le Constitutionnel avait probablement donné lieu à ces attaques par un article très vigoureux sur le système de la vente des coupes de bois et intitulé : " Le Domaine Public." Nous détachons de cet article quelques chiffres importants, tirés des documents officiels :

" Ainsi," dit-il, " MM. Gilmour possèdent 2,273 milles carrés dans les plus belles parties du domaine de la couronne, sur l'Ottawa ; MM. Hamilton possèdent 2,157 milles carrés dans le même riche territoire ; M. G. B. Hall possède 2,977 milles carrés du domaine public, partie dans le St. Maurice et l'Ottawa, et partie dans les rivières du sud ; enfin MM. Price possèdent 3,326 milles carrés du territoire boisé de la province.

" Voilà donc quatre maisons de commerce qui à elles seules monopolisent 10,733 milles carrés du domaine provincial, ou, si l'on veut, près de 7 millions d'acres ; c'est plus que s'ils avaient tout le territoire du St. Maurice. Et il ne paraît pas que ces messieurs soient rassasiés, ni que le commissaire soit las de leur accorder des licences ; ils agrandissent tous les ans leur royaume fortuné. Il appartient à la chambre de décider s'il est de bonne politique de laisser ainsi absorber la province par trois ou quatre grosses maisons de commerce."

D'un autre côté, Le Canadien répond :

" Ces chiffres sont extraits d'un rapport soumis aux chambres par l'hon. M. Beaubien, et personne n'en conteste l'exactitude apparente. Mais notre confrère du Constitutionnel a probablement oublié de faire une distinction importante : c'est que sur les 10,733 milles

" concédés à ces marchands, 1,301 milles seulement l'ont été par l'hon. M. Beaubien ; les autres 9,432 ont été accordés avant 1867, c'est-à-dire avant l'entrée du commissaire actuel au département des terres de la Couronne. Il est donc souverainement injuste de le tenir responsable de ces transactions, sur lesquelles il n'a eu aucun contrôle. Sous l'administration de M. Beaubien, il n'a été accordé que 152 milles à MM. Gilmour et Cie., 305 milles à MM. George B. Hall, 843 milles à MM. Price et frère et rien à MM. Hamilton et frère."

Le même journal défend le système des ventes privées, que blâme Le Constitutionnel. Les chiffres cités par Le Canadien paraissent lui donner raison pour la Province de Québec, quoique la méthode des enchères publiques, suivie à l'Ontario, semble y fonctionner très avantageusement pour le Trésor. Les renseignements demandés par MM. Gérin et Fournier sur le sujet provoqueront une nouvelle discussion qui éclairera davantage la question : nous y reviendrons. La chose mérite la plus sérieuse attention. Le chiffre des concessions de coupes de bois n'est pas contesté ; il est énorme et constitue presque un monopole. Que la faute en soit au gouvernement actuel ou à ses prédécesseurs, là n'est pas la question. Les terres sont notre principale, presque notre seule source de revenus ; si on les épuise, c'est la taxe directe qui vient se dresser devant nous.

Les Américains ont de plus en plus besoin de nos bois ; ils nous le déclarent eux-mêmes ; le prix va donc s'en augmenter d'autant et cette branche de commerce va prendre un essor, un agrandissement jusqu'ici inconnu. Le devoir des députés consistera, conséquemment, à concilier sagement tous ces intérêts divers. Une étude et une mesure sur le déboisement et le reboisement de nos forêts deviennent de plus en plus urgentes.

J. A. MOUSSEAU.

ÇA ET LA.

ROME ET L'UNIVERSITÉ-LAVAL.

Nos lecteurs se rappellent que nous faisons, il a quelques mois, l'analyse des leçons données par M. l'abbé Benjamin Pâquet, à l'Université-Laval, sur le libéralisme. Nous avons admiré les doctrines et le langage du savant abbé, parce que nous croyions y voir la religion et la liberté comprises comme elles doivent l'être, dans ce pays surtout. Comme toujours, il y eut des personnes qui trouvèrent que ce n'était pas assez catholique et qui critiquèrent vertement quelques-unes des doctrines de l'abbé Pâquet et ceux qui les avaient approuvées.

Le Journal des Trois-Rivières, bien entendu, fut du nombre de ces critiques sévères qui s'ingénierent avec beaucoup de talent à trouver des erreurs partout, à voir des taches jusque dans le soleil. On sait que l'Université Laval n'avait pas échappé aux accusations de gallicanisme.

Eh bien ! voilà que la Civiltà Catholica, qu'on peut appeler l'organe du St. Siège, vient de déclarer que les doctrines de l'abbé Pâquet sont magnifiques et que l'Université-Laval est l'écho fidèle de Rome. Elle dit que ce n'est pas étonnant, puisque ses professeurs distingués, MM. les abbés Benjamin et Louis Pâquet et Louis Nazaire Bégin ont étudié à la source même de la véritable théologie. La Civiltà Catholica rend aussi hommage à la science et au zèle de l'archevêque de Québec.

Nous sommes heureux de cet hommage rendu à l'Université-Laval et à ceux qui la dirigent, car il est de nature à rassurer la confiance publique et à réprimer des excès de zèle qui peuvent devenir si dangereux dans un pays comme celui-ci.

Comme nous sommes de ceux qui ont été blâmés pour avoir dit qu'il ne suffisait pas de dire : " Ceci est la vérité, cela est la vraie doctrine," mais qu'il fallait tenir compte des exigences de la société dans laquelle on vit, des circonstances de temps et de lieu, nous avons bien le droit aujourd'hui de nous réjouir en voyant notre manière de voir approuvée par une si haute autorité. La Civiltà Catholica dit en effet qu'il est des circonstances et des pays où l'on doit tolérer certaines choses comme moindre mal nécessaire.

Décidés à nous tenir en dehors des luttes religieuses qui ne peuvent produire que du mal dans ce pays, créer des obstacles et provoquer des résistances, nous ne pouvons cependant nous empêcher de tenir compte d'un événement aussi important que l'article de la Civiltà Catholica.

Tous les journaux adressent en ce moment, à leurs abonnés, des prières éloquentes pour les décider à payer leur abonnement. Ils n'ont qu'une seule opinion sur ce sujet ; s'ils s'accordaient comme cela sur toutes les questions, l'âge d'or reviendrait sur la terre. Jusqu'au Journal de Québec et au Nouveau-Monde qui ont trouvé moyen de dire la même chose. Nous avons cru un moment que l'un d'eux se rétracterait en s'apercevant que l'autre pensait comme lui, mais non, ils ont tenu bon, l'intérêt étant le plus puissant des liens.

Sur cette question, nous aussi, nous sommes d'accord avec nos

amis comme nos ennemis (si nous en avons) et nous croyons que le Journal de Québec comme le Nouveau-Monde, le National comme la Minerve, ont parfaitement raison, que l'obligation imposée aux abonnés de payer leur abonnement est un dogme en dehors duquel il n'y a point de salut. Si nous avions voix au chapitre nous demanderions que les Pâques fussent refusées à ceux qui, pendant l'année, n'auraient pas payé leur abonnement. Cela vaudrait mieux que les appels les plus chaleureux aux sympathies de nos abonnés. On a beau dire, la religion seule possède le véritable secret d'agir sur les consciences rébarbatives.

Dans le discours que M. Cherrier prononça au banquet qui lui fut donné, à l'occasion de ses noces d'or, ce monsieur avait parlé des biographies écrites, il y a quinze ans, par M. Joseph Doutre. Ayant eu occasion de lire, depuis, ces biographies, nous pouvons dire qu'elles méritent l'éloge qu'en a fait M. Cherrier. Celle de M. Fabre, par exemple, était digne du sujet. C'est à l'occasion de cette biographie que l'hon. L. J. Papineau, écrivant à M. Doutre, le remerciait de si bien parler des hommes qui avaient travaillé pour leur pays.

Le siège de M. le juge Bétournay au Conseil de la Corporation devenant vacant, une réquisition signée par les citoyens les plus importants du quartier a été présentée à M. R. Thiбаudeau. M. Thiбаudeau n'aurait pas eu d'opposition, mais des circonstances incontrôlables l'ont forcé de refuser la candidature.

FIORETTI-VESCOVILI, OU PETITES FLEURS ÉPISCOPALES.

Tel est le titre d'un recueil charmant où le lecteur trouvera ce qu'il y a de plus intéressant dans les nombreux mandements, lettres pastorales et circulaires de Monseigneur Bourget. Ce recueil a été présenté à Sa Grandeur à l'occasion de ses noces d'or, par trois zélateurs pontificaux, MM. de Malijay, de Montigny et M. Alfred Larocque. Ces messieurs avaient accompagné ce don gracieux d'une adresse où on remarque deux ou trois expressions qui ne sont pas aussi gracieuses, mais il faut croire qu'il y a des personnes qui les méritent. Dans tous les cas ce recueil qui sort des ateliers du Franc-Parleur est joliment fait et l'idée qui l'a inspiré est excellente. Nous avons déjà fait l'éloge des mandements de Monseigneur, ceux qui achèteront ce recueil verront que nos éloges étaient mérités.

LE SERMON.

La Gazette de Montréal avait écrit un article virulent contre le sermon du P. Braun ; elle avait poussé le mécontentement jusqu'à parler de l'expulsion des Jésuites. Dans un numéro subséquent, elle a adouci le sens de certaines expressions, mais elle a continué de critiquer vertement les thèses soutenues par le P. Braun.

Le Canadien et le Journal de Québec ont écrit avec non moins de vigueur contre ce sermon, qu'ils appellent un scandale et un outrage à l'adresse de l'archevêque et des évêques présents.

Le Nouveau-Monde répond que le Père Braun a bien fait de profiter de la circonstance pour proclamer des vérités incontestables.

Le Journal de Québec réplique que le P. Braun ne disait pas la vérité, quand il prétendait ou faisait croire que tous les évêques, à l'exception de Mgr. Bourget, étaient des gallicans, et qu'il manquait de délicatesse, quand il approuvait des choses qu'il savait avoir été désapprouvées par l'archevêque et d'autres évêques.

Le feu est aux poudres. Ne voulant en aucune manière intervenir dans cette discussion, nous nous bornons à constater les faits qui justifient complètement ce que nous écrivions il y a un an.

De nombreux parents et amis regrettent la mort de Monsieur Henri Deschamps, arrivée la semaine dernière, à Montréal. Il était l'un des fils de feu Joseph Deschamps, Ecuyer, ancien marchand de Montréal. Il est mort de consommation, à l'âge de vingt-quatre ans, et promettait de fournir une belle carrière dans le commerce.

L. O. DAVID.

GALT.

C'est une jolie petite ville du Haut-Canada dans le comté de Waterloo. Elle est agréablement située sur les deux rives de la rivière Grant et possède des pouvoirs d'eau précieux qui alimentent plusieurs manufactures. Elle est à 70 milles de Toronto et à 25 de Hamilton. Sa population est de 4,000 âmes.

TERRIBLE INCENDIE.

La partie la plus riche de Boston a été détruite par le feu dans la nuit de dimanche dernier. Les pertes sont évaluées de 100 à 200 millions de piastres. Les détails au prochain numéro.

MISSION DE LAPONIE.

Un missionnaire vient de cette contrée lointaine nous demander l'aumône pour cette mission que des prêtres héroïques fondaient, il y a quelques années. Le père Dumahut a été chargé de venir chercher des secours nécessaires au succès de cette grande œuvre.

Nous regrettons de ne pouvoir publier l'appel éloquent que le Rév. Père fait à la charité des catholiques de Montréal. Voici ce qu'il promet à ceux qui répondront à cet appel :

« Les missionnaires de chaque station s'engagent à réciter tous les jours, des prières spéciales pour les bienfaiteurs ; et toutes les semaines une messe au Sacré-Cœur et à la Ste. Vierge sera célébrée dans ce même but.

« Les bienfaiteurs défunts participeront aussi à une messe de *requiem* qui sera célébrée par eux tous les mois.

Agréez, etc.,

C. DUMAHUT,

Missionnaire Apostolique en Laponie.

« Les personnes charitables auprès desquelles je ne pourrais pas me rendre, peuvent envoyer leurs offrandes à une des adresses suivantes :

« 10. M. le Chanoine MOREAU, Evêché,
« 20. M. ROUSSEAU, Séminaire, ainsi qu'au Rév. P. DUMAHUT, aussi au Séminaire. »

ETUDES HISTORIQUES ET LÉGALES.

Le livre de M. Pagnuelo a reçu la plus haute approbation qu'il pouvait recevoir. Ce monsieur ayant adressé son ouvrage au Souverain-Pontife, a reçu un Bref, dans lequel le pape le félicite et lui dit que *cet ouvrage ayant été honoré des approbations d'hommes prudents doit être digne d'un esprit sage et catholique.*

Les personnes qui nous enverront des charades devront nous envoyer en même temps les réponses, si elles veulent que nous les mettions dans notre journal. Elles voudront bien aussi mettre le mot « charade » sur l'enveloppe de leurs lettres, ou s'adresser directement à M. L. O. David.

FAITS DIVERS.

Le *Moniteur* rapporte que, d'après le recensement qui vient d'être fait à Paris, la population s'élève à 1,807,575 individus. Sur ce nombre :

Les catholiques figurent pour 1,732,529 individus ;
Les dissidents : juifs, protestants et mahométans, pour 72,546 individus.

Les libres-penseurs, les gens sans culte, etc., pour 2,500 individus.

De là, il résulte ;
10. Que sur mille habitants, il y a 954 catholiques, un peu plus de 95 0/0 ;
20. Que sur cent mille catholiques, il y a 144 libres-penseurs, pas un et demi par mille.

Le brigandage est le fléau du moment et celui qui fait le plus de victimes dans le beau royaume d'Italie. Les populations des provinces méridionales vivent dans l'anxiété et la crainte. Aujourd'hui deux bandes se signalent surtout par leur audace et leurs crimes : ce sont celles de Luigi Scalsese et de Gesualdo Donato.

Le chef de police de Jersey-City vient d'être arrêté ; il est accusé d'avoir été chef de voleurs en même temps que chef de police. Voilà un homme qui entend les affaires et qui sait se servir de sa position pour faire de l'argent. C'est lui qui organisait les expéditions de la bande, qui choisissait les lieux, les circonstances et les victimes. Bien entendu quand la bande opérât quelque part la police n'y était pas. Mais un soir, Mc-Williams s'est grisé pendant que ses associés pénétraient quelque part. N'étant pas là pour protéger ses compagnons en éloignant la police, ils ont été pincés et pour se venger l'ont découvert.

UN MODERNE DIOGÈNE.—Une plaisante histoire qui nous arrive d'Italie :

M. Bosio, de Lodi, personnage bien connu dans toute la Lombardie pour ses excentricités, vient d'être acteur principal dans une scène des plus désopilantes.

Cet original s'est fait un costume de la plus grande simplicité ; une chemise ouverte, une culotte courte et des sabots. Il dit que ses pères, les Romains, n'ont jamais porté autre chose et qu'il ne voit pas de raison pour qu'on se mette en plus grands frais d'habillement.

Ses pères aussi ne voyageaient pas en chemin de fer, et M. Bosio croit devoir les imiter en voyageant toujours à pied. Mais contrairement à ses habitudes et pressé qu'il était d'arriver à Brescia, il s'installait l'autre jour à Vérone dans un compartiment de première classe.

Un tel changement dans les habitudes du philosophe devait lui causer un petit incident aussi imprévu que désagréable.

Le moderne Diogène se trouvait depuis quelque temps dans le wagon, lorsqu'il se sentit piquer assez vivement aux jambes ; attribuant cela à la présence de quelque insecte, il crut pouvoir profiter de ce qu'il se trouvait seul dans un wagon, que tous les voyageurs évitaient à cause de l'étrange costume de l'homme qui l'occupait, pour ôter ses culottes. Aussitôt pensé, aussitôt fait ; et il se mit en situation d'épousseter son vêtement en dehors du wagon. Malheureusement, le vent, qui ne respecte pas plus les philosophes que les simples mortels, s'empara de sa dépouille et l'emporta dans les champs ; notre Diogène resta en chemise et en sabots.

Arrivé à Brescia, il descendit avec assez de stoïcisme ; il s'acheminait nonchalamment vers la ville, lorsque les carabiniers crurent devoir l'arrêter.

Ni les protestations du philosophe, ni un discours très érudit sur les mœurs des Grecs et des Romains qu'il improvisa à l'usage des braves soutiens de l'ordre qui l'entouraient, ne purent persuader ces derniers de trahir leur consigne.

Or, la consigne des gendarmes de Brescia, est de ne laisser

circuler personne en chemise. M. Bosio, tout descendant des Romains qu'il est, a dû passer sous les fourches caudines du tailleur.

Il est arrivé d'Angleterre aux Etats-Unis un couple qui compte. Le mari a huit pieds et pèse 485 livres ; la femme a six pieds.

Une jeune femme de 30 ans vient d'être arrêtée aux Etats-Unis pour vol de chevaux. Un journal remarque que les femmes ont autant de droit que les hommes de voler les chevaux.

Un Américain vient d'inventer un bateau de sauvetage qui se remet seul à plomb quand il verse et se vide de lui-même lorsqu'il s'emplit.

L'individu qui s'était fait arrêter comme complice de Tropman a déclaré que l'histoire qu'il a racontée est une pure invention.

Un drame épouvantable a jeté la consternation dans le quartier de Montrouge, à Paris.

Le sieur Dumas possédait depuis trois mois un singe dit *singe noir*, qu'on lui avait apporté de l'Afrique. Or, tous les soirs, avant de s'endormir, M. Dumas avait l'habitude de prendre un verre d'eau sucrée dans lequel il mettait quelques gouttes de fleur d'orange.

Le singe, qui l'avait vu faire, se promit bien de l'imiter. M. Dumas venait de recevoir de chez ses patrons, fabricants de produits chimiques à Rouen, un échantillon d'acide nitrique qu'il voulait vendre à un marchand de Paris.

Après avoir débouché et examiné l'envoi, il prépara son verre, se coucha et ne tarda pas à s'endormir.

Ce voyant, le singe n'eut rien de plus pressé que de verser le contenu de la fiole et de s'aller cacher.

Pris de soif, M. Dumas avala, au milieu de la nuit, ce breuvage empoisonné et ne tarda pas à succomber aux souffrances les plus horribles.

Au moment où les voisins accouraient pour porter secours au malheureux, le singe se sauvait avec la fiole.

On ne sait point ce qu'il est devenu.

UN FIN VOLEUR.—L'autre jour, un riche financier, fort bien connu du monde parisien, se mettait à table pour déjeuner dans un élégant café du boulevard, lorsqu'un brave paysan, en blouse bleue, chapeau à haute forme et le fouet à la main, comme le portent habituellement les gros marchands de bestiaux, vint s'installer à la table voisine de celle où s'était assis le banquier.

Le nouveau venu avait une de ces bonnes grosses figures rouges, animée par le grand air et souriante comme toutes ses pareilles. Il appelle le garçon et demande six huitres.

A peine venait-il de manger la troisième que tout à coup il pousse un rugissement, puis, portant la main à la mâchoire :

« Vrai, fait-il, je crois que je m'ai cassé une dent. »

Tout en disant cela, il extirpait de ses lèvres l'objet de sa douleur. C'était une superbe perle noire, encore ternie par l'entourage palpant de la chair du mollusque, mais néanmoins d'une grosseur qui en faisait un objet de valeur.

Naturellement, le voisin regarde la perle, l'admire et félicite celui qui venait de la découvrir d'une façon aussi inopinée.

« Ah ! ma foi, dit le paysan, c'est possible que ce soit beau, mais moi, je ne sais qu'une chose, c'est que je la voudrais au diable. . . . ma dent ne s'en relèvera pas. »

— « Bah ! vous la vendrez fort cher. »

— « Et combien que vaut ce caillou ? »

— « Mais au moins deux cents francs. »

— « Ah ben ! si vous la voulez pour moitié prix, puisque vous êtes là. . . »

Marché conclu ; le financier donne un billet de cent francs et garde la perle.

En sortant, il court chez son bijoutier et lui montre sa trouvaille.

Horreur ! la perle était une fausse perle, le paysan, un faux paysan ; disons mieux, un filou adroit qui jouait son rôle à rendre Brasseur jaloux de cette création.

« Sir Robert Bruce, de l'illustre famille écossaise de ce nom, est le second d'un bâtiment ; un jour il vogue près de Terre-Neuve, et se livrant à des calculs, il croit voir son capitaine assis à son pupitre ; mais il regarde avec attention et celui qu'il aperçoit est un étranger dont le regard froidement arrêté sur lui l'étonne. — Le capitaine près duquel il remonte s'aperçoit de son étonnement et l'interroge. — Mais qui donc est à votre pupitre ? lui dit Bruce. — Personne. — Si, il y a quelqu'un, est-ce un étranger. . . et comment ? — Vous rêvez ou vous raillez ? — Nullement ; veuillez descendre et venir voir. On descend et personne n'est assis devant le pupitre. Le navire est fouillé dans tous les sens ; et il ne s'y rencontre aucun étranger. — Cependant celui que j'ai vu écrivait sur votre ardoise. — Son écriture doit y être restée, dit le capitaine. On regarde l'ardoise, elle porte ces mots : *Steer to the North-West, c'est-à-dire : Gouvernez au Nord-Ouest.* — Mais cette écriture est de vous ou de quelqu'un du bord ? — Non. — Chacun est prié d'écrire la même phrase, et nulle écriture ne ressemble à celle de l'ardoise. — Eh bien, obéissez au sens de ces mots ; gouvernez le navire au Nord-Ouest ; le vent est bon et permet de tenter l'expérience. Trois heures après la vigie signalait une montagne de glace et voyait y attendant, un vaisseau de Québec, démantelé, couvert de monde, cinglant vers Liverpool, et dont les passagers furent amenés par les chaloupes du bâtiment de Bruce. »

Au moment où l'un de ces hommes gravissait le flanc libérateur, Bruce tressaillit et recula, fortement ému. C'était l'étranger qu'il avait vu traçant les paroles de l'ardoise. Il raconte à son capitaine le nouvel incident. — Veuillez écrire « *Steer to the North-West* » sur cette ardoise, dit au nouveau venu le capitaine, lui présentant le côté que ne reconvenait aucune écriture. L'étranger trace les mots demandés. — Bien ; vous reconnaissez-les votre main courante, dit le capitaine frappé de l'identité des écritures. — Mais vous m'avez vu vous-même écrire ; vous serait-il possible d'en douter ? — Pour toute réponse, le capitaine retourne l'ardoise et l'étranger reste confondu, voyant des deux côtés sa propre écriture.

— Auriez-vous rêvé que vous écriviez sur cette ardoise, dit à celui qui vient d'écrire, le capitaine du vaisseau naufragé ? — Non, du moins je n'en ai nul souvenir. — Mais que faisiez à midi ce passager ? demanda à son confrère le capitaine sauveur. — Étant très fatigué, ce passager s'endormit profondément, et, autant qu'il m'en souvient ce fut quelque temps avant midi. Une heure au plus après, il s'éveilla et me dit : Capitaine nous

serons sauvés aujourd'hui même ! ajoutant : *J'ai rêvé que j'étais à bord d'un vaisseau et qu'il venait à notre secours. Il dépeignit le bâtiment et son gréement ; et ce fut à notre grande surprise, lorsque vous cinglâtes vers nous que nous reconnûmes l'exactitude de sa description.*

Enfin ce passager dit à son tour : — Ce qui me semble étrange, c'est que ce que je vois ici me paraît familier, et cependant je n'y suis jamais venu. »

Le général américain Meade est mort. Le 28 juin 1863, il fut nommé commandant en chef de l'armée du Potomac et livra la fameuse bataille de Gettysburg, qui arrêta le cours des succès de Lee et le contraignit à commencer sa retraite. En avril 1864, il fut remplacé dans le commandement en chef par le général Grant, et continua à servir sous lui jusqu'à la fin de la campagne.

Les journaux parlent beaucoup d'une apparition de la Reine Marie Amélie, première épouse de Victor-Emmanuel, dans l'église de Superga où se trouve le tombeau des rois de Sardaigne.

L'apparition aurait supplié le recteur et les assistants de cette église « d'avertir le roi qu'à moins qu'il n'abandonne ses voies d'iniquité, Dieu va bientôt faire éclater sur lui et sur sa famille les foudres de sa colère. »

MYSTÈRE TRAGIQUE.—On vient de découvrir à Boston un crime très étrange, en ce sens que l'on ne connaît ni le coupable, ni la victime, ni le mobile qui a armé le bras de l'assassin, — car c'est d'un assassinat qu'il s'agit.

Mercredi, entre 3 et 4 heures de l'après-midi, les ouvriers employés dans l'usine à gaz située au pied de Cambridge street, aperçurent un baril de grande dimension flottant près du bord de la rivière Charles. Pensant que ce baril contenait peut-être des marchandises de contrebande, ils le tirèrent sur la terre ferme, l'ouvrirent et trouvèrent dedans une tête humaine et deux jambes. Le sang coulait encore de chacun de ces membres, indiquant un assassinat tout récent. Pendant que les ouvriers regardaient avec horreur leur trouvaille, un second baril vint s'atterrir tout près d'eux. Ils l'ouvrirent. Il contenait le reste du corps, la portion du cou aux genoux. Tous ces affreux lambeaux, rapprochés les uns des autres dans la position voulue, s'adaptèrent si parfaitement que les points de séparation ne pouvaient se reconnaître qu'aux cercles rouges formés par le sang. Il était donc évident que l'amputation du cou et des deux jambes avait été opérée avec un instrument tranchant très affilé, un couteau ou un rasoir. Une grosse corde était solidement attachée autour du buste, et, sauf le chapeau, on avait laissé à la victime tous ses vêtements, dont la finesse et la coupe dénotaient un homme appartenant à la classe riche. Une montre d'or avec sa chaîne se trouvait dans une poche pratiquée à l'intérieur de la flanelle, à l'endroit du dos. Avait-elle été placée là par la victime ou par l'assassin, c'est ce que rien de ce qui pouvait démontrer.

Cette découverte a causé beaucoup d'émotion dans la population bostonienne, et l'on attend avec une vive curiosité le résultat de l'enquête du coroner.

MEURTRE A BOSTON.—On lit dans le *Messenger* :

Un crime sanglant vient de se commettre dimanche dernier, à Boston, au West End. Le meurtrier est un jeune homme nommé Maurice Lomansly, et la victime, un homme marié du nom de Timothy Deasy. Il paraît que Deasy et sa femme se rendaient tranquillement chez eux, vers une heure de l'après-midi, lorsqu'ils ont rencontré Lomansly qu'ils connaissaient parfaitement. Les deux individus étaient pris de boisson, et, durant leur conversation, tandis qu'ils suivaient le trottoir de Cambridge street, Lomansly a fait des remarques que Deasy a considérées comme une insulte à son épouse et il s'en est suivi des mots violents et grossiers entre les deux interlocuteurs, qui n'ont pas tardé à en venir aux mains.

Les deux jeunes gens se ruent l'un sur l'autre avec toute la violence que donne la rage qui les enflamme.

Lomansly, grâce à sa taille élevée, fini par avoir l'avantage sur son adversaire. D'une main, il le saisit par la gorge, et de l'autre, il lui plonge son couteau dans l'estomac. Le sang jaillit à flots de la blessure. Les spectateurs qui assistaient muets à cette scène crient : *l'assassin !* de tous les côtés et cherchent à arrêter Lomansly. Celui-ci vole plutôt qu'il ne court dans les rues, laissant loin derrière lui les gens de la police qui sont à sa poursuite. Un jeune homme, entendant les cris : *« A l'assassin ! »* se met aussi à poursuivre le meurtrier, et ne tarde pas à l'atteindre. Mais ce dernier, brandissant son couteau autour de lui, le jeune homme ne peut lui mettre la main dessus sans courir risque d'être lui-même mortellement frappé.

Pendant ce temps, Deasy était transporté à la station de Police ; sa femme poussait des gémissements douloureux. Elle se jetait sur le corps de son infortuné mari, et le tenait étroitement embrassé, l'appelant par son nom pour essayer de le faire répondre par le moindre petit signe. Vains efforts ! son mari n'était plus qu'un cadavre.

L'assassin a été livré à la justice.

Messieurs D. Gervais et Cie., carrossiers, rue St. Bonaventure, méritent une mention spéciale pour la beauté et le fini artistiques des voitures qui sortent de leurs ateliers.

Tout le monde s'accorde à dire aujourd'hui que le carrosse présenté en cadeau à Mgr. de Montréal, par les citoyens du village St. Henri, et qui a été fabriqué par MM. Gervais et Cie., est un des plus élégants, sinon le plus beau de l'Amérique.

Nous conseillons fortement à nos lecteurs d'encourager ces habiles ouvriers. — Voir l'annonce.

MALADIE DES CHEVAUX.—La guérison certaine contre cette maladie est la Poudre Dépurative de Fausse.

Elle a été employée avec succès dans tous les cas et dans toutes les phases de cette maladie.

A vendre chez DEVINS et BOLTON, Pharmaciens, près du Palais de Justice, Montréal. 3-46d

La vie du corps est le sang, et le sang est le levier qui règle notre esprit et notre constitution. Si nous continuons à garder notre sang pur, nous payons une dette que nous devons à la nature et nous sommes invariablement récompensés pour notre trouble et pour ce que nous avons dépensé.

Il est inutile d'insister sur les avantages nombreux d'une bonne santé, et si vous êtes maintenant à la recherche du don précieux, ou vous recommandez fortement de faire une provision du Grand Remède Shoshonees et de Pilules tel qu'indiqué.

3-46d.

LES CHEVALIERS DU POIGNARD.

ROMAN EMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN. (Suite.)

VIII.—TAMBOURS ET CORDES.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer au sujet de la façon dont les marins d'Étretat tiraient parti du produit de leur pêche avaient pour but d'expliquer ce qui va suivre.

Un jour, six semaines environ après l'arrivée dans le pays de l'homme à la barbe rousse, quelques pêcheurs, assis et fumant leurs pipes sur les barres des cabestans qui leur servaient à hisser leurs barques sur la plage, virent l'hôte étrange de la Tour Maudite mettre son canot à la mer, ainsi qu'il le faisait chaque jour et procéder à l'appareillage.

Mais, à leur grande surprise, au lieu de gouverner vers le large, il mit la barre sur l'intérieur même de la baie, et vint en quelques minutes s'échouer sur le galet.

Il sauta hors de la petite embarcation, qu'il tira assez avant sur la grève pour que les lames, en venant mourir au rivage, ne pussent point l'atteindre; il chargea sur ses épaules une grande manne d'osier remplie de poissons et de rocaille (1) et se dirigea vers le village d'un pas ferme et rapide.

Comme bien on pense, l'étonnement et la curiosité furent au comble.

A ces deux sentiments se joignait un reste de frayeur. Hommes, femmes, enfants se mirent sur leurs portes pour voir passer l'inconnu, qui ne semblait nullement embarrassé de se sentir le point de mire de tant de regards.

Chacun put alors confirmer ou modifier à loisir l'idée juste ou fautive qu'il s'était faite de ce personnage.

L'examen attentif, la minutieuse investigation dont il se trouva l'objet ne lui furent point favorables.

Sa haute taille, ses épaules d'Hercule Farnèse, ses sourcils épais, et surtout la longueur et la couleur de sa barbe, lui donnaient l'air d'un géant farouche, de l'un de ces Croque-Mitaines dont on épouvante les petits enfants.

Cependant l'expression de ses yeux était douce et presque bienveillante, et les traits de son visage auraient semblé beaux et réguliers, s'ils n'avaient été accompagnés de cette énorme barbe en désordre, qui, disaient les femmes du pays, avait dû être roussie au feu de l'enfer.

L'inconnu, suivant tout droit la rue principale, arriva chez le boulanger.

Il entra; il mit par terre la manne remplie de poissons qu'il portait sur son épaule, et, après l'avoir ouverte, il dit:—Prenez là-dedans ce que voudrez, et donnez-moi un pain.

Le boulanger n'osa refuser.

Il donna le pain demandé, et prit dans la manne un bar qui pesait dix-huit livres.

L'inconnu remercia et sortit.

Il pratiqua le même système pour des légumes et pour du tabac; il trouva le même moyen de se procurer ainsi deux poindes maigres à moitié mortes de vieillesse.

Sans doute il était las de ne manger jamais que du biscuit et du poisson, et il voulait goûter un peu de pain frais, des pommes de terre cuites sous la cendre et de volaille bouillie ou rôtie.

Chargé de ces acquisitions, il regagna sa barque dont les pêcheurs, en son absence, avaient examiné avec une superstitieuse admiration les formes élégantes et fines et la surnatu- ruelle légèreté; et, la poussant à la mer d'un coup d'épau- le, il retourna à la Tour.

A partir de ce jour, une fois par semaine, et souvent plus, l'inconnu venait au village, afin de s'y munir d'objets dont il avait besoin.

Peu à peu on commença à se familiariser, sinon avec lui, du moins avec son aspect.

Personne ne lui adressait la parole, il est vrai, mais aussi personne ne se détournait plus pour éviter de le rencontrer sur son passage.

Il produisait à peu près l'impression d'un reptile qui a causé d'abord une profonde terreur, et qui n'inspire qu'une sorte de répugnance instinctive quand on a cru s'apercevoir qu'il n'avait pas de venin.

L'inconnu comprenait à merveille quel était à son égard le sentiment général.

Peut-être souffrait-il de cette muette réprobation; dans tous les cas, il ne faisait quoi que ce fut pour s'y soustraire et pour se gagner la confiance et la sympathie.

Extrêmement taciturne, il n'avait de rapports qu'avec les gens auxquels il proposait quelque échange, et encore ne disait-il alors que le nombre de paroles strictement nécessaire, ne discutant jamais et laissant toujours celui avec qui il traitait libre de terminer l'affaire à sa guise.

Une seule personne dans tout le village ne ressentait, au fond du cœur, aucun éloignement pour l'inconnu. C'était Alain Poulailler.

Le mariage du jeune pêcheur avec sa bien-aimée Thémise avait été célébré aux fêtes de Noël, ainsi que nous avons entendu Fabien Vatinel en décider.

Alain, complètement heureux de ce bonheur infini des premières lunes de miel, n'oubliait point que c'était à l'évanouissement de Thémise sur le galet qu'il devait d'avoir su combien il était aimé, et d'avoir trouvé en lui-même la résolution nécessaire pour faire, le soir même, sa demande en mariage.

Or, Pinconnu de la Tour Maudite avait été la cause de cet évanouissement dont nous connaissons les résultats, et Alain lui savait bon gré d'avoir coopéré à son bonheur, quoique d'une manière indirecte et involontaire.

Le jeune pêcheur fit donc quelques avances à l'homme à la barbe rousse; mais ces avances ne furent accueillies qu'avec une réserve et une froideur qui empêchèrent Alain d'aller plus avant.

Exceptez lui, nous le répétons, chacun dans le pays nourrissait, à l'endroit de Pinconnu, un sentiment de répugnance malveillante, qu'un reste de crainte seul empêchait de se traduire en actes hostiles.

Les uns voyaient en lui quelque grand coupable qui, sans aucun doute, avait vendu son âme au démon.

Les autres allaient plus loin et affirmaient encore qu'il devait être, sinon le diable lui-même, du moins quelqu'un de ses très-proches parents.

Avons-nous besoin d'ajouter que tel était l'avis de Denis Coquin?

—Espérez (1) un peu, disait-il,—espérez un peu...vous verrez bien comment tout ça finira... Ah! si notre M. le curé avait voulu... mais il n'a pas voulu... aussi n'en parlons plus!...

(1) Les pêcheurs désignent sous le nom collectif de rocaille les homards, les tourteaux, les équilles, les salicoques, etc., etc. (1) Espérez, attendez.

Et il hochait la tête d'une façon significative, et son silence expressif en disait plus long que ses paroles.

Quant à l'abbé Bricard, quand on lui parlait de l'inconnu, il ne manquait jamais de répondre, avec son évangélique charité:—C'est une pauvre créature, égarée et peut-être aveugle, qui offense Dieu en ne remplissant aucun de ses devoirs religieux, et qui perd son âme!... Plaignons-le, mes enfants, plaignons-le, et prions pour lui!...

Laissons s'écouler un intervalle de quelques mois pendant lesquels il ne se passa rien qui mérité de fixer notre attention et de trouver place en ces pages.

L'union d'Alain et de Thémise s'était montrée féconde.

La jeune femme était devenue grosse aussitôt après son mariage, et au moment où nous reprenons notre récit, on attendait, non plus de jour en jour, mais d'heure en heure, l'instant de la délivrance.

La venue au monde de ce premier-né devait être une grande joie pour Alain et pour la famille de sa femme.

Le repas du baptême serait si splendide, qu'on en parlerait certes longtemps dans Étretat, et Denis Coquin, le parrain choisi par la mère de Thémise, Jeanne Vatinel, qui devait être la marraine, et Denis Coquin, disons-nous, se promettait de se griser ce jour-là plus qu'il ne l'avait fait depuis le jour de ses noces, c'est-à-dire depuis une trentaine d'années environ.

C'était un vendredi matin.

La sage-femme, arrivée des Loges tout exprès, venait de déclarer que la journée ne se passerait pas sans amener un heureux accouchement.

—Alors,—dit Alain,—à demain le baptême et le repas. Je vais cueillir mes cordes et lever mes tambours, car il faut que nous ayons du poisson.

Et après avoir embrassé la jeune femme, qui bientôt serait une jeune mère, il se dirigea vers le Perrey.

Quand il arriva sur la plage, il venait frais. La mer, houleuse et dure, commençait à monter.

—Je n'ai pas de temps à perdre,—pensa le pêcheur en jetant dans la barque une gaffe et des avirons, et en la mettant à flot avec l'aide de deux ou trois autres marins qui se trouvaient là.—Heureusement, sitôt que j'aurai tourné la pointe, le vent sera pour moi et me mènera en moins d'une demi-heure au cap d'Antifer.

—Alain,—dit Tranquille Dragon à notre personnage, au moment où il s'appretait à sauter dans le canot,—à ta place, moi, je ne sortirais pas aujourd'hui!...

—Et pourquoi ça?

—Parce qu'il commence à venter dur, et que, tout à l'heure, la mer deviendra méchante!...

—Bah!—répondit Alain,—n'y a point de risque!... La mer, ça me connaît... elle ne voudrait pas me faire de mal... ajoutez-y mentalement.

Et, pendant un joyeux éclat de rire, il s'élança dans la barque, que d'un vigoureux coup de gaffe il s'éloigna ensuite du rivage.

Puis il saisit les avirons et se mit à Nager (1) vigoureusement afin de sortir de la baie, où l'action du vent, contrarié par les falaises, ne lui permettait point de mettre à la voile.

Une fois qu'il eut doublé la pointe de l'Aiguille, il dressa son mât, hissa ses trois petites voiles et, saisissant le gouvernail, il vit sa barque bondir et voler en avant, se cabrant sur la crête des lames comme un cheval effaré.

En moins d'une demi-heure de cette course furieuse, Alain arriva dans l'endroit où flottaient les bouées de ses cordes et de ses tambours.

Il avait saisi sa voile et tiré de l'eau ses outils de pêche, mais non sans peine, car son canot, n'étant plus gouverné, se trouvait pris en travers par de grosses vagues, et dansait et tournoyait de façon à donner le vertige à tout autre qu'à un marin aussi parfaitement aguerri qu'Alain Poulailler.

La pêche, d'ailleurs, était bonne.

Les tambours regorgaient de tourteaux pesants, aux larges pattes dures comme du marbre, et de homards aux carapaces bleuâtres et fauves.

Plusieurs belles soles, des plies, des carrelets, des limandes, etc... avaient mordu aux hameçons des cordes.

—Allons,—se dit Alain joyeusement,—je crois que le poisson ne manquera pas demain au repas du baptême!...

(A continuer).

(1) Nager, Ramer.

VARIÉTÉS.

UN MARI QUI NE REMONTE PAS DE LA CAVE.—Le bohème X... après avoir roulé toutes les brasseries dont il était une des gloires... absorbantes, a fait une fin: il a pris femme!

Un jour dit le chroniqueur de la Situation, je vais le voir à la campagne. On m'avait dit que madame X... était fort souffrante; je la trouve pâle et défaite, qui remontait péniblement de la cave, une énorme dame-jeanne entre les bras.

—Pourquoi prenez-vous cette peine-là, chère madame? lui demandai-je.

—Il le faut bien... je n'ai personne.

—Et votre mari, qui se porte si bien?

—Que voulez-vous? Quand il descend à la cave, il y reste!

GASCONNADE.—Deux littérateurs, l'un Toulousain, l'autre né près d'Arles, discutaient sur la chaleur de leurs soleils respectifs.

Le Toulousain avait énoncé je ne sais quoi d'énorme.

—En Cray, répondit l'Arlésien, au temps des moissons, il fait plus chaud encore: et quand, ce qui arrive quelquefois, un homme est mordu d'une vipère, sans crier au médecin ni courir au village, tranquillement il se retourne, prend le premier caillou venu, et se cautérise avec.

Brigham Young est atteint d'une maladie de cœur ce n'est pas étonnant.

On dit que le prince Humbert, fils aîné de Victor Emmanuel, n'a pas l'humeur égale et qu'à certains moments il n'est pas facile de l'aborder. La princesse Marguerite elle-même se fait quelquefois rudoyer, et comme elle n'est pas femme à souffrir patiemment, il en résulte des petites scènes assez vives. Il n'y a que le jeune fils de Humbert qui puisse dérider son front, pour lui le prince est toujours gai.

Autrefois, en différents lieux, on punissait de différentes manières ceux que leur conduite ou leur mauvaise foi mettait dans le cas de faire cession misérable. En Italie, on les obligeait

de frapper la terre avec leur derrière. On voit encore, dans la maison de ville de Padoue, la pierre du blâme, lapis vituperii, où ceux qui étaient reçus à la cession, disaient à haute voix, en frappant par trois fois cette pierre de la manière susdite: Je cède mes biens. En d'autres lieux, le cédant sonnait une cloche. A Lille, celui qui aspirait un bénéfice de cession, sautait adessus d'un escabeau et le renversait.

Il y une veuve en Angleterre à laquelle son mari laisse un revenu de \$250,000 par année; elle n'a que vingt-quatre ans et elle n'a pas d'enfants. Avis aux intéressés.

Un journaliste américain ayant dit que ses ancêtres avaient l'habitude de vivre cent ans, un autre journaliste, son adversaire lui répond que si ses ancêtres vivaient si vieux, c'est parce que dans ce temps là on ne pendait pas les gens.

On a vu André Canterus, fils de Lambert, habile jurisconsulte de Hollande, interpréter publiquement le droit civil, et canonique à l'âge de dix ans, et répondre sans hésiter à plusieurs questions difficiles qu'on lui proposait. L'empereur le fit venir à Vienne, où il lui promit le titre de docteur et un emploi distingué à la cour.

Marc-Xavier Botroni, né à Messine en 1669, fut reçu docteur en droit en 1684, c'est-à-dire, à quinze ans. Il était tellement né pour apprendre, qu'avant d'être fort avancé en âge, il possédait seize langues différentes.

Anciennement, lorsque, pour prouver son innocence ou la justice de ses prétentions, le duel était en usage, il fallait se présenter devant le juge: il examinait l'affaire, tâchait de découvrir qui avait tort ou raison, et s'il ne pouvait en venir à bout, il ordonnait le combat. Alors l'accusateur et l'accusé déposaient entre ses mains une certaine somme pour indemniser le vainqueur du préjudice qu'il souffrait dans sa personne ou ses armes: c'est delà probablement qu'est dérivé le proverbe: les battus paient l'amende.

Qui répond paie. Il y a apparence que l'origine de celui-là est dans les coutumes, où la caution est solidaire avec le principal obligé, comme celle de Lille.

Tout le monde sait ce que c'est qu'un pilori: le premier qui ait été élevé est celui de Paris, aux halles. Il fut ainsi nommé par corruption de Puits-Lorry, parce qu'il y avait autrefois dans ce lieu le puits d'un nommé Lorry.

Deux savants allemands essaient de prouver en ce moment que les Français sont fous. D'après leur système qui consiste à peser les cervelles, ce sont les Prussiens qui l'emportent en sagesse sur tous les autres peuples, parce qu'ils ont les plus grosses cervelles. Il n'est pas besoin de dire que ces deux originaux s'en font chanter par les journaux français.

Le nom burlesque de Maître Aliboron, que Lafontaine et surtout Voltaire ont rendu fameux, doit son origine au barreau, et si l'on en croit le savant Hues, évêque d'Avranches; voici ce qu'il en dit: "Ce mot me semble avoir été donné par dérision à quelque avocat ignorant, qui, lorsqu'on plaidait en latin, voulait dire qu'un homme n'était pas recevable dans ses albis, avait dit: Nulla habenda est ratio istorum aliborum, ou quelque chose de semblable."

Le même auteur attribue aussi au barreau l'origine du mot galimatias. "Ce mot, à mon avis, dit-il, a la même naissance qu'aliborum, et a été formé dans les plaidoyers qui se faisaient autrefois en latin. Il s'agissait d'un coq appartenant à une des parties, qui se nommait Mathias. L'avocat à force de répéter souvent les mots Gallus et Mathias, se brouilla, au lieu de dire Gallus Mathie, dit Galli Mathias; ce qui fit donner dans la suite le nom de galimatias aux discours embrouillés."

DE LA PENNSYLVANIE.

Lancaster, Pa., juillet 31, 1871.

M. James I. Fellows—Monsieur: Je suis content de vous informer que ma santé s'améliore en faisant usage de votre Hypophosphite. Un excès de travail de cerveau avait tellement épuisé mon corps que je ne pouvais ni travailler, ni m'amuser, et c'était avec difficulté que je pouvais dormir. J'essayai le repos, l'exercice du corps, différents remèdes, et les médecins les plus en renom et entendis parler, par hasard, de votre sirop, à New-York. J'en achetai trois bouteilles chez Caswell et Hazard; avant cela aucun remède ne m'avait fait de bien. Maintenant, je puis manger avec appétit, bien dormir, bien travailler et je jouis d'une bonne santé; j'ai de bonnes raisons de considérer votre sirop un restaurateur surprenant et puissant de l'intelligence et du système nerveux et conseille d'en faire usage à tous ceux qui ont à faire beaucoup d'ouvrage intellectuel. Vous avez la liberté de faire usage de ceci comme bon vous semble.

Votre dévoué.

JÉRÔME SHENK, Agent d'assurance.

PLAINTES.—On dit que la plupart des médecins se plaignent beaucoup de la disparition des Rhumes. On va même jusqu'à dire que beaucoup de maladies sont également disparues depuis que la maison F. X. Dubuc offre en vente ses fourrures à des prix si réduits, qui fait que pauvres comme riches se procurent des fourrures nécessaires, et par là se préservent de beaucoup de maladies occasionnées par les froids. C'est au coin des rues Wolfe et Ste Catherine que se vendent ces belles fourrures.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCES.

A Baltic, Conn. le 27 octobre, la dame de M. J. Lachapelle, une fille. Parrain et marraine, Nectaire Lachapelle et Emélie Bruneau.

A Williamstown, Mass., le 23 octobre dernier, Mme N. Charbonneau, un fils.

DECES.

A St. Jérôme, le 3 courant, à l'âge de 2 mois, Pierre-Antoine-Emile, enfant de J. B. Lef. Villeneuve, Ecr., N. P.

